LE

PRÉ AUX CLERCS,

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES,

PAROLES DE M. E. LE PLANARD,

MUSIQUE DE M. HÉROLD;

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre Royal d'Anvers sous la direction de Monsieur SMYERS, *le* 29 *Octobre* 1839.



ANVERS,

HENRI RATINCKX, IMP.-LIB.-LITH.-ÉDIT.



Tous les articles ci-dessus indiqués sont payables à la réception.

Ch. Serrays

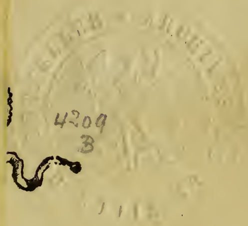
LERCS,

.OIS ACTES,

DE PLANARD,

ÉROLD,

e fois, sur le théâtre
ction de M.r Smyers,



S,

RAIRE-LITHOGRAPHE-

EUR.

En v

LIVRE
ET DE

TOUTES LE

Cabin

Composé de

ON SE
ESPÈCE

ON S'Y ABON

VER

VAN

GEZELSC

Met eene menigt
boertige zinsp
enz. Een boekd

ATLAS DE (

Plans, vues, et m
latifs au voyage
d'une analyse cri

LE PRÉ AUX CLERCS,

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES,

PAROLES DE M. E. DE PLANARD,

MUSIQUE D'HÉROLD,

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre Royal d'Anvers sous la direction de M.r SMYERS, *le* 29 *Octobre* 1838.



A ANVERS,

H. RATINCKX, IMPRIMEUR-LIBRAIRE-LITHOGRAPHE-RELIEUR-ÉDITEUR.

1839.

PERSONNAGES	ACTEURS
MERGY, gentilhomme Béarnais.	MM. PAULIN.
COMMINGE, courtisan.	» POISARD.
CANTARELLI, italien.	» ALPH. RÉNÉ.
GIROT, hôtelier du guet.	» BERNARD.
UN BATELIER.	» YOUNG.
MARGUERITE, Reine de Navarre.	Mme LEMESLE.
ISABELLE, jeune comtesse Béarnaise.	» MIRO-CAMOIN.
NICETTE, fiancée de Girot.	» ST.-EDME.

Seigneurs et dames de la Cour, paysans, paysannes, gardes, etc.

La scène est dans les environs de Paris ou à Paris même, l'action se passe en 1582, sous le règne d'Henri III.

LE PRÉ AUX CLERCS.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle d'auberge presque tout ouverte dans le fond, pour qu'on puisse voir les arbres qui bordent une grande route ; de l'autre côté de la route, le commencement d'un bois taillis : portes et fenêtres latérales. Plusieurs petites tables d'auberge avec des nappes, serviettes, verres.

SCÈNE PREMIÈRE.

GIROT, NICETTE *en habits de fiancés ;* BOURGEOIS DES DEUX SEXES. *Ils arrivent du dehors par la route, ayant à leur tête des ménétriers.*

CHOEUR.

Ah ! quel beau jour de fête !
Quel fortuné moment !
Chantons tous pour Nicette,
Chantons pour son amant.

GIROT, *à Nicette.*

Voyez comme on admire
Mon air noble et galant.

NICETTE.

Ne me faites pas rire ;
Ce n'est pas le moment.

GIROT, *à la noce.*

Une table dressée,
Au jardin vous attend.
Avec ma fiancée
Je vous joins à l'instant.

LA NOCE, *sortant par la droite.*
Ah ! quel beau jour de fête ! etc.

SCÈNE II.

GIROT, NICETTE.

GIROT.

Ah ! reposons-nous, ma gentille Nicette, respirons un instant s'il est possible ! Pour vous faire honneur, je me suis fait habiller comme nos élégants du Louvre, et ces vêtements sont étroits comme le fourreau d'une rapière. Ma fraise empesée me pique les oreilles, mon pourpoint m'étouffe, et mes pieds sont au supplice dans mes bottines neuves. Ah ! par la mort-dieu ! que de courses ! que de visites !... Et la fatigante chose que des fiançailles dans votre petite bourgade d'Etampes !

NICETTE.

Écoutez donc, monsieur Girot, il faut être poli ; je ne me serais jamais consolée de mon mariage si nous n'étions pas allés faire la révérence à tous les chapeaux noirs de la ville.

GIROT.

Ils sont aimables, vos chapeaux noirs ! et leurs compliments sont fort récréatifs !... Monsieur le municipal m'a dit qu'il était amoureux de vous et qu'il viendrait souvent manger ma soupe à Paris ; M. le marguillier m'a porté une antienne qui m'a coûté trois écus d'or pour recouvrir son banc en velours de Lyon ; le prieur des capucins vous a tapé sur les deux joues en me disant qu'il

n'y a rien de plus bête que le mariage ; et M. le lieutenant civil a prétendu que vous étiez trop jeune et trop jolie pour moi.

NICETTE.

Oh ! il a beaucoup d'esprit, M. le lieutenant civil.

GIROT.

Grand merci ! mais je ne suis pas un sot non plus; et je le lui prouverai quand il voudra, mort-non-du-diable !

NICETTE.

Encore !... Ah! çà, mais, monsieur, Girot, je m'aperçois que vous jurez à chaque instant.

GIROT.

Vertu-dieu! je le crois bien ! c'est une habitude du beau monde. Je ne reçois à Paris, dans mon noble cabaret, que des officiers de la cour, et j'en ai pris le ton et les manières galantes. Quand on demeure au Pré aux Clercs, en face du Louvre, on est quasi de la maison du roi ; et c'est ce que m'a dit un chevau-léger à qui je fais crédit depuis deux ou trois mois.

NICETTE.

Il paraît que vous êtes vaniteux ; et vous devez bien vous glorifier de me savoir filleule de madame Marguerite de Valois, sœur du roi de France, et mariée au roi de Navarre !

GIROT.

Oui, pardieu ! cela m'enchante ! Mais comment cet honneur vous est-il advenu ? Quel singulier hasard! car enfin la reine de Navarre est presque aussi jeune que vous.

NICETTE.

Oui. La cour vint chasser dans les environs; la reine-mère s'arrêta dans notre hôtellerie le jour même de mon baptême ; la petite Marguerite regarda dans mon berceau , joua avec moi comme avec sa poupée , voulut me suivre à la paroisse , et on la pria d'être ma marraine.

GIROT.

Voyez-vous les profits du voisinage de la cour!

NICETTE.

Oh ! les profits !... je n'en ai guère entendu parler ; il est vrai que le roi de Navarre n'est pas riche ; et depuis qu'il s'est sauvé de Paris , on dit qu'il tient la campagne avec un pourpoint tout percé.

GIROT.

C'est possible; il me doit encore le dernier souper qu'il fit chez moi avec Biron, Duplessis, Daubigné et une douzaine de ses amis et des miens, Mais enfin, votre marraine vous visite quelquefois?

NICETTE.

Oui, quand la chasse vient jusqu'ici ; et peut-être aujourd'hui. Je viens d'apercevoir sur la route de Paris un piquet de cheveau-légers.

GIROT.

Attendons, ma chère, attendons ; et vous entendrez les courtisans !... Ah ! ah ! voilà maître Girot, l'hôtelier du Pré aux Clercs !... Connaissez-vous sa pâtisserie et son caveau ? Allons au Pré aux Clercs ! Vive le Pré aux Clercs ?... Et ils ont raison ! ils ont pardieu raison !

NICETTE.

Vraiment ?

GIROT.

Le Pré aux Clercs ! Ah ! ah !

DUO.

GIROT.

Les rendez-vous de noble compagnie
Se donnent tous dans ce charmant séjour ;
Et doucement on y passe la vie
A célébrer le champagne et l'amour.

NICETTE.

Et du pays je serai la maîtresse ?

GIROT.

Vous en aurez l'honneur et le plaisir.

NICETTE.

Je recevrai la cour et la noblesse ?

GIROT.

Oui, tout cela chez moi se fait servir.

ENSEMBLE.

Les rendez-vous de noble compagnie, etc.

GIROT.

Dans ma prairie
Fraîche et fleurie
Dame jolie
Viendra s'asseoir.
Celui qu'elle aime
D'amour extrême
Bientôt de même
Viendra le soir.
Puis le feuillage

D'un frais rivage
Les encourage
A soupirer ;
Et sous l'ombrage,
Tendre langage
Serments d'usage
De s'adorer.

NICETTE.

Et sous l'ombrage, etc.

GIROT, *d'un air sombre.*

Tout-à-coup un autre tableau !...

NICETTE.

Comment ? encore du nouveau !

GIROT.

L'œil animé, brillant d'audace,
Deux cavaliers, le fer en main,
Me font l'honneur, me font la grâce
De se tuer sur mon terrain.

NICETTE.

Quoi ! c'est chez vous qu'on vient se battre ?

GIROT.

C'est le bon ton.

NICETTE.

C'est le bon ton?

GIROT.

Tout courtisan ou tout mignon
Ne connaît pas d'autre théâtre,
Et se croirait déshonoré
S'il dégaînait hors de mon pré.

NICETTE.

Mon dieu ! le triste privilége !

GIROT.

Ainsi la mode me protége

NICETTE.

Ah ! que les hommes sont méchants !

GIROT.

Cela m'amène des chalants.

NICETTE, *souriant et doucement à Girot.*

Oh ! revenons, je vous en prie,
Aux jolis rendez-vous d'amour.

GIROT.

Aux rendez-vous d'amour ?

NICETTE.

Aux rendez-vous d'amour.

ENSEMBLE.

Dans ma prairie, etc.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MERGY.

MERGY, *à la porte du fond.*

Holà ! ho !... gens du logis !... Eh bien ! mes maîtres, est-ce ainsi qu'on reçoit un étranger dans les hôtelleries d'Etampes ? Pas un valet d'écurie pour donner sa provende à mon cheval ?

NICETTE.

Pardon, monsieur le cavalier, mais je me marie demain ; je ferme ce soir ma maison pour suivre à Paris mon seigneur et maître que voilà, et un peu de désordre est inévitable.

MERGY.

Je ne veux déranger personne, la jolie fille,

mais mon bon cheval, mon meilleur ami, tombe de lassitude, et moi-même, après une route de dix jours...

GIROT.

Oh ! oh ! vous venez donc de loin ?

MERGY.

De la Navarre.

(*Il pose son fouet et son manteau.*)

GIROT, *bas à Nicette.*

J'en étais sûr... Un pourpoint tout uni, pas une broderie, un collet rabattu !... c'est un Béarnais : mauvaise pratique !

NICETTE.

Il l'a l'air noble, pourtant.

GIROT.

Oh ! parbleu ! noble comme le roi, et pas un patard à l'escarcelle.

MERGY.

Tenez, prenez cet écu d'or, et dépêchons, je vous prie.

NICETTE, *à Girot.*

Là !...

GIROT, *saluant.*

Mon gentilhomme, soyez tranquille, je vais moi-même soigner votre Bayard.

(*Il sort.*)

NICETTE, *à Mergy.*

Et moi, monsieur, je vais vous servir... (*Revenant.*) Mais, à propos, vous êtes peut-être de la vache à Colas ?

MERGY.

De la vache à Colas ?

NICETTE.

Oui ; au pays d'où vous venez, on n'est pas grand ami de notre saint père le pape.

MERGY.

Ah !... huguenot, vous voulez dire ?

NICETTE.

Sans doute.

MERGY.

Oui, oui, mon enfant, vous l'avez deviné.

NICETTE.

Oh ! voyez-vous, il ne faut pas que cela vous f che; cela m'est égal, à moi : je voulais seulement savoir si je puis vous servir un poulet, quoique nous soyons à vendredi.

MERGY.

Il n'importe ; comme vous voudrez.

NICETTE, *sortant.*

Tout de suite, monsieur, tout de suite.

SCÈNE IV.

MERGY, *seul.*

AIR.

Ce soir j'arrive donc dans cette ville immense
Qui m'a ravi tout mon bonheur.
Je sens la crainte et l'espérance
Tour à tour agiter mon cœur.
O ma tendre amie !
Je suis près de toi ;

Mon âme ravie
T'a gardé sa foi.
Malgré le vain délire
Des plaisirs de la cour,
Tes yeux vont-ils me dire :
J'ai gardé mon amour !
O ma tendre amie !
Je vais te revoir ;
J'ai souffert la vie
Dans ce doux espoir.

SCÈNE V.

MERGY, GIROT.

GIROT, *en colère et accourant.*

Ah ! les chiens ! les enragés !... ils ont chiffonné toute ma toilette, et sans la petite porte de l'écurie je n'aurais pu me sauver des coups de houssine qu'ils commençaient à m'appliquer ; ils m'ont fait sauter comme une biche !

MERCY.

Qui donc ?

GIROT.

Une douzaine de chevau-légers qui arrivent au relais du roi... les voilà ! les voilà ! nous n'en sommes pas quittes...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, UN BRIGADIER ET SES SOLDATS.

SOLDATS.

Allons, à table ! allons, à table !
Vite à diner ! du vin ! du vin !

GIROT.

Écoutez donc, de par le diable !

SOLDATS.

Tais-toi, faquin ! tais-toi, faquin !

GIROT.

Ce n'est plus une hôtellerie :
Nous n'avons rien dans la maison.

SOLDATS.

Allons, et point de raillerie,
Nous n'entendons pas la raison.

GIROT, *criant.*

Mais, écoutez, mort-non-du-diable !
Nous n'avons rien !... nous n'avons rien !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, NICETTE, *apportant le déjeûner.*

NICETTE.

Quel est ce bruit épouvantable ?

SOLDATS, *voyant le déjeûner.*

Tenez, tenez, voyez-vous bien ?
Voilà, voilà comme ils n'ont rien !

LE BRIGADIER, *prenant la bouteille,*

A moi d'abord cette bouteille !

(*Mergy reprend brusquement la bouteille au brigadier, la pose sur la table ainsi que son épée nue, et s'assied tranquillement pour déjeûner.*)

SOLDATS ET BRIGADIER.

Cette insolence est sans pareille !
Manquer à la garde du roi !
Prends garde à toi... prends garde à toi !

(*Mergy coupe le poulet qu'on lui a servi.*)

LE BRIGADIER.

D'un poulet il se régale
Un vendredi!

SOLDATS.

Quel scandale!
Il est de la vache à Colas.

LE BRIGADIER.

Allons, allons, par la fenêtre!

MERGY, *se levant.*

Insolent!

LE BRIGADIER.

Tout doux mon maître!

ENSEMBLE.

LE BRIGADIER ET LES SOLDATS.

Voyez-vous le téméraire;
Voyez-vous le fier-à-bras!
Sais-tu bien que la rivière,
Ventre-dieu! n'est qu'à deux pas!

MERGY.

Ah! je retiens ma colère;
Mon épée est sous mon bras,
Mais, pardieu! je couche à terre
Le premier qui fait un pas.

GIROT *et* NICETTE.

Ah! mon dieu! que vont-ils faire?
Peste soit de ces soldats.
Eh! messieurs, point de colère;
Ah! ne vous emportez pas!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CANTARELLI, *accent italien.*

CANTARELLI.

Perdio ! quel est tout ce tapage ?

LE BRIGADIER.

Mon officier, c'est un mutin,
Un réprouvé, fils de Calvin.

CANTARELLI, *voyant Mergy.*

Eh ! mais, je remets son visage !...
Quoi ! cher baron, je vous revois ?

LE BRIGADIER *et* LES SOLDATS.

Un baron !... à son équipage
On dirait un simple bourgeoise.

CANTARELLI, *au brigadier.*

A votre poste il faut vous rendre ;
Le colonel est sur mes pas.
Vous savez tous comme il est tendre :
Partez et ne répliquez pas.

LE BRIGADIER et LES SOLDATS, *avec crainte.*

Le colonel est sur ses pas !

ENSEMBLE.

SOLDATS.

A notre poste il faut nous rendre,
Le colonel et sur ses pas ;
Et nous savons comme il est tendre :
Allons, allons, ne tardons pas.

CANTARELLI.

A votre poste il faut vous rendre ;
Le colonel est sur mes pas ;

Et vous savez comme il est tendre :
Allons, allons, ne tardez pas.

GIROT et NICETTE.

Dans le jardin il faut nous rendre.
Au diable soient tous ces soldats !
Tous nos parents doivent attendre ;
Allons, allons ne tardons pas.

MERGY, *à part.*

Du courtisan je puis apprendre
Si quelque espoir me reste, hélas !
A quoi mon cœur doit-il s'attendre ?
Surtout ne nous trahissons pas !

SCÈNE IX.

MERGY, CANTARELLI.

CANTARELLY.

Eh ! quelle joie de vous revoir ! quelle rencontre inattendue ! le seigneur de Mergy, l'ami du Béarnais, dans la ville d'Etampes !

MERGY.

Vous m'avez donc remémoré tout d'abord ?

CANTARELLI.

Perdio ! puis-je oublier votre courtoisie quand le sort me fit votre prisonnier après la terrible arquebusade de Bergerac, à laquelle mon bienheureux patron me fit la grâce d'échapper !

MERGY.

Que risquiez-vous ? nous vous trouvâmes derrière un mur, et disant votre chapelet sous le ventre de votre cheval.

CANTARELLI.

Oui, c'est unique ! je ne conçois pas comment ça se fit ; la commotion de la poudre il m'avait sans doute porté jusque-là. Mais je fus traité par vous comme un brave que je suis, et renvoyé sans rançon ; aussi, disposez de moi. J'ai du crédit auprès de la reine-mère. Elle me fit venir de Florence pour organiser les concerts et les divertissements de la cour ; j'ai fait mon chemin en amusant les altesses et les majestés ; et un soir, la reine Catherine, enchantée de mes talents, il m'appela gracieusement : le marquis Cantarelli !... ce sobriquet fut couvert de bravos par les courtisans, parce que les reines ont toujours beaucoup d'esprit ; et moi je criais plus que les autres, parce que le marrquisat m'amenait à de nouvelles faveurs ; et en effet, je suis cornette dans les chevau-légers, prêt à vous servir de tout mon cœur, à pied, ou à cheval, à la pointe ou à la taille, à la dague ou à la rapière, et suivant votre bon plaisir.

MERGY.

Grand merci ! je suis aujourd'hui un envoyé pacifique. J'apporte un message amical du roi de Navarre à son beau-frère Henri III.

CANTARELLI.

Ah ! tant mieux. Les batailles sont une belle chose, mais ça ne vaut rien pour un chanteur. Cette diable de musique guerrière me casse la voix tout de suite. Mais, baron, mon ami, voilà des œufs frais que vous laissez durcir, et sans façon,

je vous dirai que sur la route de Paris j'ai gagné un appétit qui me tiraille l'estomac.

MERGY.

Asseyons-nous.

CANTARELLI.

C'est bien dit : on cause mieux à table.

MERGY, *à part.*

Je ne sais comment mener les questions que je brûle de lui faire.

CANTARELLI, *assis.*

On est supérieurement ici.

MERGY, *s'asseyant.*

Mais ce déjeûner sera bien léger pour vos tiraillements.

CANTARELLI.

Comment !

MERGY.

Oui, des œufs frais seulement...

CANTARELLI.

Et ce poulet dodu ? vous comptez pour rien ?

MERGY.

Bon pour moi, mais non pour vous. Vos soldats me disaient tout-à-l'heure qu'un vendredi...

CANTARELLI.

Mes soldats c'est, très-bien, parce qu'ils sont Français ; mais moi, voyez-vous, je suis natif au pays d'où viennent en droite ligne toutes les dispenses possibles. Oh ! je suis en règle, tranquillisez-vous. Et je n'ai pas peur de me mettre sur la conscience ce petit aileron que vous m'allez octroyer.

MERGY.

Volontiers.

CANTARELLI, *mangeant.*

Et votre bon vivant de roi de Navarre, que nous demande-t-il dans le message que vous apportez ?

MERGY.

Mais... sa femme, je crois.

CANTARELLI.

Ah! son aimable Margot, comme il l'appelle. Oh! bien! vous ne réussirez pas dans votre ambassade. La reine-mère garde autour d'elle les jolies femmes, comme un oiseleur les fauvettes en cage; et sa fille Marguerite ne quittera pas plus la cour de France que sa compagne inséparable, son amie de cœur et sa rivale en grâce et gentillesse, comme dit toujours ce bon monsieur Brantôme.

MERGY, *avec intérêt.*

Et quelle est donc cette compagne de la reine de Navarre ?

CANTARELLI.

La connaissez-vous point? Elle est votre payse. C'est la charmante comtesse Isabelle de Montal.

MERGY, *avec émotion.*

Oui... nous connaissons tous cette noble famille du Béarn.

CANTARELLI.

Isabelle en est l'unique et dernier rejeton. Le roi s'est déclaré son tuteur et son maître. En revenant de son voyage en Gascogne, Marguerite nous amena la timide orpheline. La pauvre enfant

s'est trouvée transplantée comme une fleur des bois dans le parterre du Louvre... Et c'est un terrain où les boutons de roses s'épanouissent avec une grande facilité, mon bon ami !

MERGY, *se contraignant.*

Entendez-vous par-là que la jeune comtesse soit enivrée par les hommages et les séductions de la cour !

CANTARELLI.

Oh ! je ne dis pas précisément encore !... mais Marguerite la conduit aux fêtes du roi, elle y fait tourner toutes les têtes, et il faudra bien qu'elle adopte nos manières galantes. D'ailleurs, on m'a chargé de son éducation ; c'est tout dire. Et je suis là pour lui insinuer les bons principes.

(*Il se lève de table.*)

MERGY, *se levant et à part.*

Ah ! maudit serpent d'Italie !

CANTARELLI.

Oh ! nous la formerons ! soyez tranquille. Elle fera honneur à la Navarre.

MERGY.

Ainsi donc, une foule d'adorateurs se disputent un regard d'Isabelle !

CANTARELLI.

Des adorateurs ? Oh ! pour le moment, elle n'en a qu'un seul qui l'a débarrassée de tous les autres. Ah ! diable ! quand le marquis de Comminge, il se déclare serviteur d'une belle, arrière tous les parpaillots ! ils n'ont plus envie de se venir brûler à la chandelle.

MERGY.

Comment ?... Et quel est donc ce Comminge ?

CANTARELLI.

Ce qu'il est ?... colonel dans les gardes et de la compagnie où je suis cornette : et de plus, un gaillard qui tire la rapière trois ou quatre fois par semaine, et autant de cavaliers sur le carreau ! Oh ! il n'y a pas de parade avec lui ! et quand il vous regarde de travers, bonsoir... on peut commencer l'office des agonisants. Mais d'ailleurs, il expédie son monde avec une grâce, une aisance, une noblesse !... Les femmes en sont folles.

MERGY, *avec humeur.*

Oh ! vive-dieu ! Tous ces spadassins mignons n'intimident guères un homme de cœur !

CANTARELLI, *effrayé.*

Qu'est-ce que vous dites !... Ah ! si vous parliez ainsi devant lui, votre ambassade il ne serait pas longue... (*On entend les cors dans le lointain.*) Ah ! ah ! entendez-vous ? la chasse il revient. (*Ouvrant une porte vitrée à gauche.*) Eh ! tenez, tenez, voyez la cavalcade.

MERGY, *à part et vivement.*

Ah ! peut-être Isabelle !..

CANTARELLI.

Sans adieu. Je commande l'escorte du retour à Paris.

MERGY, *sur le seuil de la porte vitrée.*

Au revoir.

CANTARELLI.

Allez, allez au bout de la terrasse. Regardez

bien, amusez-vous ; oh ! c'est un beau coup d'œil !

MERGY, *sortant et refermant sur lui la porte.*

Adieu.

CANTARELLI, *seul.*

Allons faire sonner le boute-selle. Mais paravant buvons le coup l'étrier.

(*Il se verse à boire.*)

SCÈNE X.

CANTARELLI, COMMINGE.

COMMINGE.

Que fais-tu là ?

CANTARELLI, *surpris, le verre à la main.*

Hé ?... Ah ! c'est toi, mon brave Comminge ? cher ami de mon cœur !

COMMINGE, *lui prenant le verre et buvant.*

Tais-toi.

CANTARELLI, *à part.*

Quand je le vois, je n'ai plus ni faim ni soif.

COMMINGE, *lui rendant le verre.*

Tiens.

CANTARELLI.

Merci ! Encore une goutte ?

COMMINGE.

Non. Et pourtant je suis aussi las que mon cheval qui vient de s'abattre en arrivant. Mon gosier est brûlant comme la fournaise de l'enfer. Le soleil, la poussière , la contrariété... je n'ai pu être de la chasse. Au lieu de suivre Isabelle dans la campagne toute la journée, comme le roi me l'avait permis, j'ai été retenu à Paris. Un petit in-

nocent, un cadet de Bretagne, m'a forcé de me déranger pour le tuer ce matin.

CANTARELLI.

Voyez-vous ce malhonnête. Vraiment il y a des gens d'une indiscrétion !... Et quel est le muguet que tu as perforé aujourd'hui ?

COMMINGE.

Le jeune Béville, qui sortait des pages, tu sais?... Ce n'est pas ma faute ; depuis long-temps j'y mettais une patience incroyable. Je crois que Job lui-même, le patriarche de la douceur, n'a jamais été aussi bon homme avec le diable que ton ami Comminge avec l'étourneau dont je te parle. Tantôt il prétendait, contre mon avis, que les armures de Milan valent mieux que celles de Flandres ; tantôt que mon manteau n'était pas aussi bien taillé que le sien; l'autre jour, au cabaret de Girot, il assura que sa tête bretonne porterait mieux le vin de champagne que la mienne. Enfin hier, après la collation de la reine-mère, Isabelle remettait ses gants et en laissa tomber un. J'étais là... là tout près... et cependant l'étourdi s'élance, en s'étant saisi du gant, le porte à ses lévres avant de le rendre. Oh! ma foi, pour le coup, il n'y avait plus moyen d'y tenir ; je lui serrai le bras : rendez-vous au Pré aux Clercs pour ce matin ; mais nous n'avons pas été jusque là. La barque était au milieu de la rivière quand l'horloge du Louvre a sonné dix heures ; je brûlais de joindre la chasse ; j'ai dit au batelier d'arrêter. Nous avons dégaîné ; du premier coup de pointe je l'ai

jeté dans l'eau. Et que Dieu lui pardonne le temps qu'il m'a fait perdre!

CANTARELLI.

C'est incroyable ! Il faut toujours que tu te donnes la peine d'apprendre à vivre à ces écoliers de la cour.

COMMINGE.

Que veux-tu que j'y fasse ? ils sont incorrigibles.

CANTARELLI.

Ce pauvre Comminge ! on le fatigue sans cesse ! Mais il nous faut partir, mon digne colonel ; la chasse il va bientôt... Eh ! qui vois-je arriver ? la reine de Navarre ?

COMMINGE.

Et ma chère Isabelle !

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MARGUERITE, ISABELLE, DEUX PAGES

MARGUERITE.

Vous ici, monsieur de Comminge ? Mon frère vous à souvent demandé pendant la chasse.

COMMINGE.

Le roi ?

MARGUERITE.

Oui ; il poursuit encore un chevreuil. Moi je suis lasse, j'ai voulu me reposer un instant chez ma filleule, la maîtresse de cette hôtellerie. Nous avons laissé notre litière dans le bois. Quand le roi partira, faites-nous prendre ici, je vous prie.

COMMINGE.

Trop heureux de vous escorter, mesdames.

CANTARELLI.

Nous allons obéir à votre majesté.

MARGUERITE.

Et la mascarade de ce soir, signor Cantarelli ?

CANTARELLI.

Superbe ! madame. Je suis en Scaramouche, et je danserai la sarabande.

SCÈNE XII.

MARGUÈRITE, ISABELLE, DEUX PAGES.

MARGUÉRITE, *aux pages.*

Éloignez-vous un peu. (*Les pages sortent. A Isabelle.*) Enfin, mon enfant, nous voilà seules un instant, et je pourrai vous gronder tout à mon aise.

ISABELLE.

Moi, madame ?

MARGUERITE.

Oui, vous. Qu'est-ce donc, je vous prie, que cette tristesse morne au milieu de nos fêtes, ce dédain pour les hommages de tous nos jeunes seigneurs ? Quoi ! jamais un sourire, et toujours des soupirs ?

ISABELLE.

Hélas ! madame, il faut me pardonner. Si je déplais à votre majesté, c'est sans le vouloir et j'en suis bien fâchée.

MARGUERITE, *souriant.*

Eh ! qui dit cela, ma mie ? A qui donc ne plaisez-vous pas ? Ah ! par Notre-Dame ! toutes nos

duchesses de la cour voudraient bien déplaire comme vous !

ISABELLE.

Mais, enfin, vous êtes mécontente de moi ?

MARGUERITE.

Oui ; et ma mère surtout. Elle m'a déjà dit, au dernier bal du roi : Mais, vrai-dieu ! Marguerite, à quoi pense donc cette mignonne de Gascogne que vous m'avez amenée ? Elle est jolie, et s'enferme chez vous pour ne se pas laisser voir ! Elle est de haut lignage, et sa parure est modeste comme si monsieur son père s'appelait Marcel ou Boniface, et tenait boutique au pont Saint-Michel. Elle est triste, rêveuse ; elle s'ennuie, enfin ! On dit même qu'elle voudrait quitter Paris ! Oh ! par saint Denis ! ma fille, dites-lui qu'elle est folle. Une orpheline qui a des vassaux et une riche comté dans la Navarre appartient à la couronne de France. Il faut que la colombe s'apprivoise ; elle ne s'envolera pas des tourelles du Louvre ; et, tout enfant de Calvin qu'elle est, je la ferais plutôt abbesse de Montmartre ou de Sainte-Claire de Chaillot !

ISABELLE.

Qu'entends-je !... et de quel droit ?... Mais, madame, quand je vous suivis à Paris, vous n'y deviez rester que peu de jours ; vous deviez retourner auprès du roi, votre époux, et me ramener dans le château où je suis née.

MARGUERITE.

Oui, je le croyais; mais ma mère ne le croyait pas. Je suis en prison.

ISABELLE.

Et vous pouvez souffrir cette contrainte ! vous plaire à cette cour trompeuse ! sourire à ses coupables folies !

MARGUERITE.

Moi ?... oui... non... comme on voudra. Si je souris, qu'importe ? Nous sommes au Louvre, mon enfant, et les physionomies n'y signifient rien du tout.

ISABELLE, *vivement.*

Et moi, je ne saurais commander à la mienne. Hors vous qui me protégez encore, tous m'est odieux dans vos palais perfides ! et l'air qu'on y respire est un poison pour moi !

MARGUERITE.

Isabelle !

ISABELLE.

Oh ! mon dieu ! je suis malheureuse !

MARGUERITE.

Vous pleurez ?... calmez-vous !

FINAL.

MARGUERITE.

A la Navarre, à ses montagnes,
Eh quoi ! vous pensez donc toujours ?

ISABELLE.

Hors de nos paisibles campagnes
Il n'est pas pour moi de beaux jours.

ROMANCE.

Premier Couplet.

Souvenirs du jeune âge
Sont graves dans mon cœur ;
Et je pense au village
Pour rêver le bonheur.
Ah ! ma voix vous supplie
D'écouter mon désir :
Rendez-moi ma patrie
Ou laissez-moi mourir.

Deuxième Couplet.

De nos bois le silence,
Les bords d'un clair ruissseau,
La paix et l'innocence
Des enfants du hameau...
Ah ! voilà mon envie,
Voilà mon seul désir :
Rendez-moi ma patrie,
Ou laissez-moi mourir.

MARGUERITE.

Cependant, je dois vous instruire
D'un projet formé par les rois.

ISABELLE.

Hélas ! qu'avez-vous à me dire ?

MAGUERITE.

Un mariage...

ISABELLE.

Oh ciel ! pour moi ?

MARGUERITE.

L'hymen est-il donc si terrible ?

ISABELLE.

Ah ! quel affreux pressentiment !

MARGUERITE.

Un cœur que vous rendez sensible...

ISABELLE.

Le mien se glace en ce moment !

MAGUERITE.

Un cavalier de haut parage...

ISABELLE.

Eh bien ?

MARGUERITE.

Espère votre aveu.

ISABELLE.

Son nom ?

MAGUERITE.

On vante son courage.

ISABELLE.

Son nom ?

MARGUERITE.

C'est Comminge.

ISABELLE.

O mon dieu !

MARGUERITE.

Quelle pâleur sur son visage !

ISABELLE, *chancelant.*

Je meurs !

MARGUERITE, *la soutenant.*

Au secours ! au secours !

ISABELLE.

Hélas !

MARGUERITE.

Aventure cruelle !
Au secours !

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MERGY.

MERGY, *précipitamment.*

Quels cris !... Isabelle !

ISABELLE, *dans ses bras.*

Ah !

MERGY.

Dieu ! protégez ses jours !

ENSEMBLE.

MERGY.

Ah ! sa seule présence
Vient ranimer mon cœur !
Un rayon d'espérance
M'a rendu le bonheur.

ISABELLE.

Je le sens, la souffrance
S'affaiblit dans mon cœur ;
D'un ami la présence
M'a rendu le bonheur.

MARGUERITE, *souriant.*

De Mergy la présence
Affaiblit sa douleur.
Et je vois l'espérance
Se glisser dans son cœur.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, COMMINGE, CANTARELLI; CHEVAU-LÉGERS, *sur la route*,

COMMINGE, *à ses gens.*

A l'instant le roi va partir.

ISABELLE, *quittant vivement Mergy.*

Comminge !

MERGY *vivement et à part.*

Mon rival !

MARGUERITE, *passant au milieu d'eux.*

N'allez pas vous trahir !

COMMINGE, *à Cantarelli.*

Un étranger ?

CANTARELLI.

Je le connais :

C'est un ami du Béarnais.

MARGUERITE, *à Mergy, à haute voix.*

Vous avez sans doute un message ?

Voyons, monsieur l'ambassadeur.

MERGY, *un genou en terre remettant une lettre.*

De le rendre en vos mains j'ai brigué la faveur.

COMMINGE, *bas à Cantarelli.*

Est-ce bien un message ?

CANTARELLI.

Ma foi, je ne sais pas.

COMMINGE.

Pourquoi, sur leur visage,

Ce pénible embarras ?

MARGUERITE, *à Mergy.*

De l'étiquette il faut suivre l'usage ;
Au roi, d'abord il vous faut rendre honneur.
Allez savoir, en diplomate sage,
S'il vous permet d'entretenir sa sœur.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, GIROT, NICETTE ET LA NOCE, LES DEUX PAGES ; CHEVAU-LÉGERS, *dans le fond.*

GIROT, NICETTE, LA NOCE.

Vive à jamais ! vive la reine !
La voir pour nous est un honneur.
Des cœurs elle est la souveraine ;
Faisons des vœux pour son bonheur.

MARGUERITE.

Te voilà, gente Nicette !
Mais pourquoi cette toilette ?

GIROT, *à Nicette.*

A la reine ayez l'honneur
D'annoncer votre bonheur.

NICETTE, *à la reine.*

Oui, ma marraine jolie ;
Vous voyez ces beaux habits ;
Dés demain je me marie
A ce monsieur de Paris.

CANTARELLI *avec raillerie.*

Avec toi Girot ?

GIROT.

Moi-même.

MARGUERITE, *à Nicette.*

Sais-tu pas combien je t'aime ?
Au palais viens donc me voir,
Et ta dot est toute prête.

GIROT.

Quel honneur !... j'en perds la tête !...
Au Louvre allons dès ce soir.

MARGUERITE.

Volontiers, venez ce soir.

(On entend les trompettes qui annoncent le départ du roi.)

COMMINGE.

Il faut partir.

ISABELLE, *à part.*

Je meurs de crainte!

CANTARELLI.

Ne tardons pas.

MERGY, *à part.*

Quelle contrainte !

COMMINGE, *regardant Mergy.*

Il parle bas.

MARGUERITE, *à Isabelle.*

Comptez sur moi.

CANTARELLI.

Partons, partons.

MARGUERITE.

Suivons le roi.

LA NOCE, GIROT *et* NICETTE.

Vive à jamais ! vive la reine ! etc.

(Sortie de la reine ; tout le monde la suit, hors Mergy qui accompagne des yeux Isabelle et s'arrête à la porte du fond.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Salle du Louvre, au rez-de-chaussée. Dans le fond, une grande porte qui, lorsqu'elle est ouverte, laisse voir deux gardes sur les premières marches d'un escalier massif. A droite, porte de l'appartement de Marguerite et d'Isabelle ; à gauche, pareille porte qui communique à d'autres pièces du palais. Du même côté, et au premier plan un peu en face du spectateur, une autre petite porte en vitraux et à rideaux qui ouvre sur un petit parterre dont on aperçoit les arbustes et les fleurs quand la porte s'ouvre.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISABELLE, *seule, sortant de l'appartement à droite, allant entr'ouvrir la porte du fond avec inquiétude et comme attendant le retour de quelqu'un.*

AIR.

O jours d'innocence !
Jours de mon enfance,
Votre souvenance
Est le seul bonheur
Qui reste à mon cœur.

Malgré la cour, malgré le roi,
Mergy, je veux n'être qu'à toi ;
Oui, Marguerite en qui j'espère,
Protége une pauvre étrangère ;
Elle m'a dit en souriant :
Rassurez-vous, ma chère enfant.
O jours d'innocence ! etc.

SCÈNE II.

ISABELLE, MARGUERITE.

ISABELLE, *voyant la reine.*

Ah ! la voici !

MARGUERITE.

Mauvaises nouvelles. J'ai dit au roi que vous demandiez du temps, que vous vouliez éprouver la constance de Comminge, enfin j'ai fait tous mes petits mensonges le plus adroitement du monde : péché fort inutile; peine perdu; le roi s'est fâché; j'ai pris de l'humeur, et je suis sortie en déclarant que je ne paraîtrais pas au bal.

ISABELLE.

Je vous l'ai dit, madame, il y va de mes jours. Depuis que j'ai revu celui qui partagea mes premiers jeux, celui que j'aime avec tendresse et que mon père appelait son fils...

MARGUERITE.

Parlez bas ! et surtout laissons le désespoir. Il n'est bon à rien dans ce pays. La ruse, mon enfant !... Oh ! la ruse ! à la bonne heure. Fiez-vous à la mienne ; je suis une échappée de Florence.

ISABELLE.

Eh quoi! vous croyez donc qu'il existe un moyen?

MARGUERITE.

Un seul, mais infaillible.

ISABELLE.

Et lequel ?

MARGUERITE.

Et vraiment, votre fuite avec l'ami de votre enfance.

ISABELLE.

Ciel !... moi, héritière d'un nom sans tache, reste d'une famille dont je dois conserver l'honneur !... Moi, partir seule avec lui !... Je l'aime trop, madame !

MARGUERITE, *souriant.*

Voilà une raison merveilleuse ! Je ne savais pas qu'il fallût détester les gens pour voyager avec eux... Et cependant j'approuve votre sagesse ; car en affaire de cœur je raisonne à merveille, moi, quand il s'agit du cœur des autres. Allons ! il faut donc que je vous marie secrètement, en dépit du roi et de la jalousie du terrible Comminge ! Il faut que nous trouvions quelque chapelle bien obscure, bien retirée... Mais je n'y songe pas! vous êtes une entêtée huguenote, et la vue d'une église vous ferait tomber en syncope.

ISABELLE, *vivement.*

Moi !... Et qu'importent le temple et le ministre à qui veut chérir et garder son serment ! Dieu nous entend partout.

MARGUERITE, *gaîment.*

Oh! comme l'amour nous rend tolérants! On devrait bien charger le dieu malin de mettre d'accord Rome et Genève. Allons donc, et suivons la bannière de ce maître du monde! J'ai déjà réfléchi; la conspiration s'arrange dans ma tête ; j'attends un conjuré que j'ai fait avertir.

CANTARELLI, *en dehors.*

C'est ça ! c'est ça ! Trémoussez-vous toujours pour vous tenir en haleine.

MARGUERITE, *à Isabelle.*

Tenez, l'entendez-vous ?

ISABELLE.

Quoi ! cet Italien !...

SCÈNE III.

LES MÊMES, CANTARELLI.

CANTARELLI, *à la cantonnade.*

C'est bon, je vous dis; amusez-vous; je vais vous annoncer à votre marraine.

MARGUERITE.

Qu'est-ce donc ?

CANTARELLI.

La petite Nicette, que la mascarade fait sautiller avec son fiancé Girot; votre majesté leur a donné rendez-vous.

MARGUERITE.

Tout-à-l'heure. C'est maintenant vous seul que je veux recevoir.

CANTARELLI.

A vos ordres, madame. Je n'ai pris que le temps de quitter mon habit de masque. Je l'avais endossé pour la répétition du ballet.

MARGUERITE.

Fort bien. Or, écoutez, seigneur Cantarelli. Toute la cour parle de vos talents; votre réputation est admirable : vous êtes l'intrigant le plus habile qui nous soit jamais arrivé des pays ultramontains, et l'astrologue de ma mère a juré toutes les étoiles du firmament que vous serez un jour cardinal.

CANTARELLI.

Hé !... voilà une astrologie qui n'est pas tant sotte !

MARGUERITE.

Soit. Mais en attendant que vous alliez bouleverser le cabinet du saint-père, je veux essayer votre diplomatie dans une intrigue d'amour.

ISABELLE, *à part.*

Que va-t-elle lui dire ?

CANTARELLI, *à part.*

Une confidence amoureuse ! Ma faveur il est au comble !

MARGUERITE.

Avant d'aller plus loin, sachez qu'il vous est impossible de me refuser votre ministère ; que je vous tiens, que vous êtes à moi comme un hérétique est au diable, et qu'enfin je n'aurais qu'un mot à dire pour faire pendre sans délai votre éminence future.

CANTARELLI, *étonné.*

Voilà une préface un peu lugubre pour entrer en matière de galanterie !

MARGUERITE, *tirant un papier de son corset.*

Ah! illustre virtuose! vous êtes donc un agent secret de la maison de Lorraine ? Au lieu de soupirer des romances, vous transmettez à M. de Guise une lettre du pape , et vous faites la sottise d'ajouter en marge quelques lignes de votre main ?

CANTARELLI.

Oh ! quelle calomnie scélérate !

MARGUERITE, *lui montrant le papier.*

Voyez.

CANTARELLI, *confondu.*

Je vais m'évanouir !

MARGUERITE, *malicieusement.*

Par malheur, mon beau cousin de Guise mène de front les affaires d'état avec des occupations plus douces ; les héros amoureux ont leurs moments d'étourderie ; et un de mes pages a trouvé ce papier bénit sur une ottomane de la marquise de Sauve. (*Pliant avec malice le billet et le remettant dans son corset.*) Le voilà ? il m'appartient ; j'en puis donner lecture au roi pour le divertir, ou bien en conférer avec M. le lieutenant criminel... Mais je le garderai là comme une relique, si vous obéissez à mes ordres suprêmes.

CANTARELLI, *se prosternant.*

Ah! je vous proteste, par tous les saints d'Italie...

MARGUERITE, *vivement.*

Il suffit. Le temps presse. Vous allez tout savoir. Isabelle, parlez.

ISABELLE.

Je n'oserai jamais.

MARGUERITE.

Il le faut. Hâtez-vous.

CANTARELLI, *surpris.*

Comment! il s'agit de mon élève innocente ?

TRIO.

ISABELLE, *à Cantarelli.*

Vous me disiez sans cesse :
Pourquoi fuir les amours ?
Il faut à la tendresse
Donner tous ses beaux jours.

CANTARELLI.

Oui, tel est mon langage,
Et ma morale est sage.

ISABELLE, *timidement.*

Eh bien ?...

CANTARELLI.

Eh bien ! objet charmant ?

ISABELLE.

Eh bien !... eh bien ! soyez content.

MARGUERITE, *à Cantarelli.*

Son cœur était déjà docile ;
Votre peine était inutile.

CANTARELLI.

Ah ! je suis charmé de cela ;
Il faut toujours en venir là.

Quel honneur va me faire
Ma charmante écolière !

MARGUERITE.

Quel honneur va vous faire
Votre douce écolière !

CANTARELLI, *content*, *à Isabelle.*

J'avais deviné votre cœur ;
Comminge il est toujours vainqueur !

ISABELLE, *vivement.*

Comminge ! oh ciel ! ah ! quelle erreur !

MARGUERITE, *à Cantarelli.*

C'est une erreur.

CANTARELLI, *surpris.*

C'est une erreur ?

ISABELLE.

Non, non, ce n'est pas lui que j'aime.

CANTARELLI.

Oh ciel ! ma surprise est extrême !

MARGUERITE.

Ce n'est pas lui.

CANTARELLI.

Que dites-vous ?

ISABELLE.

Plutôt mourir !

CANTARELLI.

Expliquons-nous.

(*A part.*)
Ah ! la frayeur, il me commence.

MARGUERITE.

C'est Mergy qui depuis l'enfance..

CANTARELLI.

L'ambassadeur ?

MARGUERITE.

Précisément.

CANTARELLI.

Celui qu'elle aime ?

MARGUERITE.

Éperdûment.

CANTARELLI, *tremblant.*

Et pour un tel amour de grâce,
Que voulez-vous donc que je fasse ?

MARGUERITE.

Il faut tromper Comminge.

CANTARELLI.

Moi !...
Je suis perdu ! je meurs d'effroi !

MARGUERITE.

Obéissez, écoutez-moi.
(*Vite, à demi-voix.*)
Prévenons avec zèle
Les soupçons d'un jaloux ;
A la fête Isabelle
Va se rendre avec vous.
Sur un mot en colère
Que m'a lancé le roi,
J'ai dit, devant ma mère,
Que je restais chez moi.
Il faut, pendant la danse...
(*Lui montrant la petite porte du parterre.*)
A cette porte-ci,
M'amener en silence

Notre tendre Mergy.
Dans ces jours de folie
Vous commandez à tout ;
Et votre seigneurie
Peut se glisser partout.
Ce soir la mascarade
Peut encor nous servir :
Voilà votre ambassade,
Et courez obéir.

CANTARELLI, *désolé.*

O Comminge terrible !

ISABELLE.

Hélas ! soyez sensible !

MARGUERITE.

Vous m'avez entendu ?

CANTARELLI.

Oh ! trop bien entendu !

MARGUERITE.

Tout est bien convenu ?

ENSEMBLE.

MARGUERITE.

Il faut, pendant la danse,
A cette porte-ci,
M'amener en silence
Notre tendre Mergy.
Ce soir la mascarade
A nos vœux doit servir :
Voilà votre ambassade,
Et courez obéir.

ISABELLE.

Il faut, pendant la danse,
A cette porte-ci,
Amener en silence
Mon malheureux ami.
Ce soir la mascarade
A nos vœux doit servir :
Voilà votre ambassade,
Et courez obéir.

CANTARELLI.

O dieu ! quelle souffrance !
Je suis mort à demi !
Sur moi quelle vengeance
Bientôt va fondre ici !
Comme à la mascarade
Je vais me divertir !
Ah ! la belle ambassade !
Ah ! le charmant plaisir !

(*Marguerite et Isabelle rentrent chez elles.*)

SCÈNE IV.

CANTARELLI, *seul et consterné.*

Je sens des gouttes d'eau glacée qui se promènent sur mon visage. Oh ! quand je vais me retrouver face à face avec cette peste de Comminge !... (*La porte du fond s'ouvre.*) Le voici !... je ne peux pas arrêter le tremblement de mes jambes !... comme ça sera commode tout-à-l'heure pour gambader devant le roi !

SCÈNE V.

CANTARELLI, COMMINGE.

COMMINGE, *fronçant le sourcil.*

Te voilà ?

CANTARELLI.

Oui... oui, c'est moi, ton camarade chéri, toujours à ton service, toujours d'un dévouement...

COMMINGE.

Tais-toi. Tu me vois préoccupé, mécontent ; un soupçon me tourmente ; pas une figure qui ne me déplaise, aujourd'hui !... et je ne sais pas si toi-même...

CANTARELLI.

Moi ?

COMMINGE.

Oui. Tu as déjeûné avec ce cavalier de la Navarre, le baron de Mergy, je crois, et tu dois savoir ce qui l'attire ici.

CANTARELLI, *à part et chancelant.*

Oh ! si j'avais un fauteuil !

COMMINGE.

Écoute, j'étais chez la reine-mère ; on a annoncé ce jeune ambassadeur. Qu'il entre, à dit le roi, mais il n'aura qu'une seule audience. Et Catherine, avec son sourire diabolique, a tout de suite ajouté : Sans doute, qu'il reparte; nous avons assez de galants cavaliers à notre cour ; les soupirants du Béarn sont inutiles ici. Et soit par hasard, soit à dessein, son œil perçant s'est dirigé vers moi.

CANTARELLI, *à part.*

Cette femme il est sorcière en fait d'amourettes!

COMMINGE.

Aussitôt cette hôtellerie d'Etampes m'est revenue dans l'esprit; l'embarras de ces dames, le trouble de Mergy... Il est du même pays qu'Isabelle!... il peut l'avoir connue!... (*Saisissant le bras de Cantarelli.*) Ah! s'il était vrai! si je découvrais quelque ruse autour de moi!... toute la cour, mort-dieu! viendrait au bout de ma rapière!

CANTARELLI, *à part.*

Qu'est-ce que vous voulez faire avec un chrétien pareil!... Oh! quelle idée sublime!

COMMINGE.

Que dis-tu?

CANTARELLI, *souriant.*

Moi? rien du tout; je t'écoute en silence; je t'ai laissé parler tout à ton aise, et en me détournant seulement pour te cacher mon envie de rire; j'étais dans un hilarité qui m'étranglait.

COMMINGE, *se fachant.*

Quoi, ventre-dieu!...

CANTARELLI.

Doucement!... (*Doucereusement.*) Et maintenant dis-moi, tendre ami de mon cœur, si tu n'es pas un peu fou... toi, des rivaux!... je suis humilié de ta modestie! tu me fais de la peine!... Il s'agit bien d'Isabelle, ma foi! (*En confidence.*) La reine de Navarre ne serait pas de cet avis.

COMMINGE.

Qu'est-ce à dire?

CANTARELLI.

Te souvient-il pas du séjour que fit Marguerite en Gascogne ?... c'est là que le tendre Mergy, séduit, énivré par le rang et la coquetterie de la princesse...

COMMINGE.

Quoi ! aurait-il osé !...

CANTARELLI.

Oui, il a osé, et je crois même qu'il a bien fait. Apprends donc un secret dont je suis confident, je le sacrifie à ta tranquillité. Vois si je t'aime ! si je te suis fidèle !...

COMMINGE.

Oh ! tu m'impatientes !

CANTARELLI.

Silence !... Ce soir, la compatissante Marguerite se débarrasse d'Isabelle en l'envoyant au bal, et elle reste ici pour recevoir secrètement le jeune fou qu'elle a ensorcelé.

COMMINGE, *gaîment.*

Est-il possible !

CANTARELLI.

Et c'est moi qui suis chargé de l'introduire par la petite porte du parterre.

COMMINGE, *désignant la porte.*

Par-là ?

CANTARELLI.

Précisément.

COMMINGE, *riant.*

Oh ! tout s'explique, alors !

CANTARELLI, *de même.*

Tu vois bien ?

COMMINGE.

Oui, le propos de Catherine...

CANTARELLI.

Sur les galants de la Navarre...

COMMINGE.

Ah ! c'était pour sa fille !

CANTARELLI.

C'est amusant, pas vrai ?

COMMINGE.

Oui, pardieu !

CANTARELLI.

Et ce pauvre roi de Navarre !...

COMMINGE.

Qui envoie pour ambassadeur !...

CANTARELLI.

Justement !

COMMINGE.

C'est toujours ainsi !

CANTARELLI.

Toujours !

(*Ils rient tous deux aux éclats.*)

COMMINGE.

Taisons-nous, voici la mascarade, et je vais chercher Isabelle.

(*Il entre chez la reine.*)

CANTARELLI, *à part.*

Ouf!... à chaque pas je m'enfonce un peu plus!

SCÈNE VI.

CANTARELLI, MASQUES *de toutes espèces ;* GIROT, *qu'on a habillé grotesquement, et qu'on fait sauter par force ;* NICETTE, *tenue et tourmentée par les masques.*

MASQUES.

Chantons, dansons, dansons, toujours,
Et profitons de nos beaux jours !

GIROT, *essoufflé.*

Je n'en puis plus ! mais c'est égal ;
Du roi je vais donc voir le bal !

NICETTE, *courant à Cantarelli.*

Ah ! monsieur, de grâce !
Faites-les finir !
Ah ! que je suis lasse
De tant de plaisir !
Messieurs vos ermites
Sont des hypocrites,
Et vous arlequins
Sont de vrais lutins ;
Vos pierrots, vos gilles,
Font les imbécilles,
Mais je vois, tout bas,
Qu'ils ne le sont pas.
Ce sorcier m'assure
Pour bonne aventure
Que monsieur Girot
Ne sera qu'un sot.
Par-là l'un me tire,

L'autre par là-bas ;
Et chacun de rire
De mon embarras...
Ah ! monsieur, de grâce ! etc.

GIROT, *à Cantarelli.*

Pardon pour son impertinence;
Je rougis de son ignorance.

CANTARELLI, *tristement, à Nicette.*

Reposez-vous ma chère enfant...
Et j'en voudrais bien faire autant !

MASQUES.

Chantons, dansons, dansons toujours, etc.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MARGUERITE, COMMINGE, ISABELLE.

MARGUERITE, *à Cantarelli.*

Merci de la galanterie.
Vous faites passer devant moi
Cette mascarade jolie
Qui s'en va divertir le roi.

CANTARELLI, *soupirant.*

Vous voyez mon zèle extrême ?

MARGUERITE, *à demi-voix.*

Mais soyez donc gai vous-même.

CANTARELLI, *bas, désignant Comminge.*

Ce pauvre ami me fait souffrir !

MARGUERITE, *bas.*

Allez, songez à m'obéir.

(*A Girot qui la salue.*)
Monsieur Girot suivez la fête ;
Ici je garderai Nicette.

MASQUES.

Partons, chantons, dansons toujours,
Et profitons de nos beaux jours !

(*Ils vont pour sortir, Comminge, Isabelle et Cantarelli à leur tête, quand la grande porte du fond s'ouvre, et l'on voit Mergy descendre l'escalier précédé de deux officiers des cérémonies ; on s'arrête.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MERGY, DEUX OFFICIERS.

UN OFFICIER, *annonçant.*

L'ambassadeur de Navarre.

(*La musique reprend.*)

MERGY, *à la reine.*

Le roi, madame, a commis à mon zèle
Le soin flatteur de venir en ces lieux,
Pour y chercher la comtesse Isabelle
Qui, dans l'instant, doit paraître à ses yeux.

ENSEMBLE GÉNÉRAL, à demi-voix.

TOUS, *hors Isabelle et Mergy.*

Quelle démarche solennelle
Et qui doit nous surprendre tous !
Pourquoi veut-il voir Isabelle ?
Et pourquoi donc ce rendez-vous ?

ISABELLE, *à part.*

Quelle démarche solennelle.
Et qui doit nous surprendre tous !

Hélas ! je sens crainte nouvelle ;
Ah ! pourquoi donc ce rendez-vous ?

MERGY, *à part, regardant Comminge.*

Eh quoi ! toujours, toujours près d'elle !
De son bonheur je suis jaloux.
Mais cependant mon Isabelle
Tourne vers moi ses yeux si doux !

MARGUERITE, *à Mergy.*

Contentez mon impatience ;
Racontez-moi votre audience.

MERGY.

De la part du roi, mon maître,
Et remplissant mon devoir,
Sans détour j'ai fait connaître
Son désir de vous revoir.
J'ai dit, messager fidèle,
Que dans sa modeste cour,
Et de vous et d'Isabelle
Il demande le retour.

COMMINGE, *à part.*

Isabelle !... téméraire !...

MARGUERITE, *à Mergy.*

Et qu'a répondu mon frère ?

MERGY.

« Allez dire à votre maître
« Que je l'attends à ma cour ;
« Alors je rendrai peut-être
« Marguerite à son amour ;
« Mais pour la jeune Isabelle,
« Allez lui donner la main ;

« Devant vous et devant elle
« J'ordonnerai de son destin. »

Reprise de l'ensemble.

ISABELLE.

Quelle démarche solennelle ! etc.

MERGY.

Eh quoi, toujours, toujours près d'elle! etc.

TOUS LES AUTRES.

Quelle démarche solennelle ! etc.

MASQUES, *en sortant.*

Chantons, dansons, dansons toujours,
Et profitons de nos beaux jours !

(Mergy offre respectueusement la main à Isabelle ; Comminge se saisit de l'autre. Tous trois montent ainsi le grand escalier, suivis de Cantarelli, de Girot et de la mascarade ; les portes se referment.)

SCÈNE IX.

MARGUERITE, *dans un fauteuil, pensive et agitée ;* NICETTE *dans le fond.*

NICETTE, *à part.*

Ah! grâce au ciel, voici un moment de tranquillité! et je pourrai enfin faire ma grande révérence. *(S'approchant.)* Ma marraine, selon vos ordres et depuis une heure...

MARGUERITE, *sans la voir et se levant.*

Le roi les mander ensemble ! Et pourquoi ?

NICETTE.

Ma marraine, je venais...

MARGUERITE, *parcourant le théâtre.*

Oh ! il y a ici quelque tour infernal.

NICETTE, *la suivant toujours.*

Ma bonne marraine...

MARGUERITE.

Que je les plains ! Ils s'aiment tant !

NICETTE.

Mon auguste marraine...

MARGUERITE.

Oh ! je veux les sauver ! Je suis piquée !...

NICETTE, *impatientée et criant.*

Ma charmante marraine !...

MARGUERITE, *la voyant, et toujours préoccupée.*

Oh ! c'est toi, Nicette ?... oui, oui... ta dot... je sais... je m'en souviens.

NICETTE.

Quand vous voudrez, avec plaisir; mais ce n'est pas tout. M. Girot, qui a beaucoup de vanité, vous supplie avec moi d'assister à la cérémonie.

MARGUERITE.

De ton mariage? pourquoi non? C'est pour demain, je crois ?

NICETTE.

Oui, à six heures du soir. Ça ne vous gênera pas, vous passerez la rivière avec la fraîcheur.

MARGUERITE, *l'écoutant mieux.*

Comment ?... A quelle église vous mariez-vous donc ?

NICETTE.

Sur nos terres, madame ; à la chapelle du Pré aux Clercs.

MARGUERITE, *vivement.*

Ah ! c'est le ciel qui me l'envoie !

NICETTE.

Vous viendrez ?

MARGUERITE.

Oui, je te le promets ; et mon chapelain me suivra.

NICETTE.

Votre chapelain ?

MARGUERITE.

Sans doute ; je veux qu'il marie ma filleule.

NICETTE.

Est-il possible !

MARGUERITE, *vivement.*

Écoute, écoute bien... (*La porte du fond s'ouvre.*) Ciel ! on revient déjà ! Va m'attendre chez moi. Voici la porte, va ; je te suis à l'instant.

NICETTE, *entrant chez la reine.*

Un abbé de la cour ! quelle différence ! Nous n'avions qu'un petit récollet pas plus haut que ça.

SCÈNE X.

MARGUERITE, COMMINGE.

COMMINGE, *vivement.*

Ah ! madame, je suis dans l'ivresse ! au comble de la joie !... et le roi m'ordonne de venir vous annoncer mon bonheur.

MARGUERITE.

Expliquez-vous.

COMMINGE.

A peine étions-nous près du roi qu'il a pris la

main d'Isabelle, l'a placée dans la mienne, et, s'adressant à M. de Mergy : Monsieur l'ambassadeur, a-t-il dit, cette jeune comtesse ne quittera pas notre cour pour aller choisir un époux si loin de nous ; je la donne au marquis de Comminge. Allez, portez ma réponse au roi votre maître, votre mission est terminée.

MARGUERITE.

Qu'entends-je !... quoi !... si peu d'égards pour un envoyé du roi, mon époux ! et ordonner si brusquement son départ !

COMMINGE, *à part et souriant.*

Ah ! voilà ce qui la fâche.

MARGUERITE.

Et M. de Mergy est sans doute sorti sur-le-champ?

COMMINGE.

Oui, madame ; mais peut-être...

MARGUERITE, *vivement à part.*

Ah ! ceci change tout ! il ne pourra venir !

COMMINGE, *à part et riant.*

Elle se désole.

MARGUERITE, *à part.*

Cantarelli n'osera jamais me l'amener !

COMMINGE, *en courtisan.*

Je vois, madame, que le renvoi de M. de Mergy vous étonne et vous blesse ; mais on pourrait gagner sur l'esprit du roi...

MARGUERITE.

Moi ?... et que m'importe? rien ne peut m'étonner ; la reine de Navarre est résignée à tout. Adieu, M. de Comminge ; retournez au bal ; le bonheur

vous y rappelle ; je reste seule, moi ; je suis en disgrâce ; je vais lire, écrire, rêver... que sais-je ?... j'aime parfois la solitude. Adieu. (*Rentrant et vivement à part.*) Pas un instant à perdre !

SCÈNE IX.

COMMINGE, *seul et riant.*

Oui !... je lui conseille de faire la délaissée, quand tout-à-l'heure, à cette porte, le tendre Mergy... Oh ! la rusée coquette ! (*Contrefaisant la reine.*) Je me résigne! je ne hais pas la solitude!... (*Riant.*) Je le crois bien, ma foi ! la solitude en tête-à-tête est ordinairement très-supportable aux amoureux... Eh bien ! sur mon honneur, je m'intéresse à Mergy, depuis que je sais qu'il est épris de la reine. Oui, je le trouve aimable et gentil cavalier, je lui offrirai mes services, et si je puis prolonger son séjour à Paris... (*On entend frapper à la petite porte du parterre.*) Hein ?... ah! pardieu, il serait assez plaisant qu'en parlant de lui... (*On frappe encore.*) on frappe de nouveau... oh ! que diable ! il est imprudent de le laisser là ! et quoique je ne sois pas censé dans la confidence... ouvrons-lui ; le hasard a tout fait, et ma faveur auprès de Marguerite pourra s'en bien trouver.

SCÈNE XII.

COMMINGE, MERGY.

COMMINGE, *ouvrant doucement.*

Entrez, entrez, monsieur.

MERGY, *très surpris.*

Que vois-je !...

COMMINGE, *refermant.*

Chut !... votre surprise est naturelle ; et vous ne vous attendiez guère à être reçu par moi.

MERGY.

Vous devez vous étonner aussi, monsieur ; mais vous saurez...

COMMINGE.

Eh ! mon dieu ! je sais tout. Vous deviez arriver secrètement à cette porte ; j'étais là, et je vous l'ai ouverte.

MERGY, *à part.*

Serions-nous trahis ! (*Haut.*) Il est vrai, je venais...

COMMINGE, *gaîment.*

Il suffit, vous dis-je. Que diable ! point d'explication, je n'en demande aucune. C'est tout simple ; la reine vous protège, ell est compatissante, sensible... rien de mieux ; je suis trop amoureux moi-même pour trouver étonnant que vous le soyez aussi. Par malheur, vos amours demandent un peu plus de mystère que les miennes ; vous êtes obligé de cacher le véritable but de votre voyage à Paris...

MERGY, *à part.*

Quel discours !...

COMMINGE.

On refuse à la Navarre l'objet de vos vœux ; il faut repartir seul, et cet ordre du roi vous contrarie beaucoup...

MERGY, *se contraignant à peine.*

Monsieur, je ne saurais comprendre à quel dessein vous me tenez un tel langage.

COMMINGE, *riant.*

Oh ! vous faites le discret ! c'est mal ! à quoi bon ? Me croyez-vous jaloux de voir un Béarnais venir rendre hommage à une belle de la cour de France ? Non , non , rassurez-vous , je suis trop heureux pour rien envier aux autres. Vous me trouvez d'une humeur fort accommodante aujourd'hui , et je souhaite de tout mon cœur une chanche favorable à vos tendres désirs.

MERGY , *éclatant.*

Ciel !...

COMMINGE ; *surpris.*

Qu'est-ce donc ?

MERGY.

Ce ton de raillerie...

COMMINGE, *avec légèreté.*

De raillerie ?... quoi ? parce que le sourire est sur mes lèvres, et que je traite gaîment un sujet qui n'a rien de mélancolique , ce me semble, vous penseriez, mon cher baron...

MERGY, *très vivement.*

Oui !... puisque vous savez le secret de mon cœur, de cet amour qui fait ma destinée, je ne saurais souffrir que mon malheur vous flatte et devienne pour vous un sujet d'ironie.

COMMINGE, *très surpris.*

Perdez-vous la raison ?

MERGY.

Finissons !

COMMINGE.

Comment, finissons !

MERGY.

Ne m'entendez-vous pas ?

COMMINGE.

J'en doute, sur mon ame !

MERGY.

Si peu d'intelligence ! un champion tel que vous !

COMMINGE.

Une provocation ?

MERGY.

Oui, je prends votre rôle.

COMMINGE.

C'est du nouveau pour moi !

MERGY.

Vous apprendrez qu'à la cour de Navarre...

COMMINGE.

Eh bien !

MERGY.

On n'a jamais supporté l'insolence.

COMMINGE, *vivement.*

L'insolence !.,. (*Se mordant les lèvres et reprenant du sang-froid.*) Je ne sais pas pourquoi le diable envoie toujours des fous sur mon chemin.

MERGY.

Vous m'entendez, enfin ?

COMMINGE.

Oh ! très-bien, soyez tranquille ; vous venez de

prononcer un mot qui n'a d'autre réplique qu'un coup d'épée ; j'en suis fâché, mais il faut absolument que vous sachiez ce que c'est qu'un insolent tel que le marquis de Comminge.

MERGY, *s'emportant.*

Epargnez-moi vos forfanteries !

COMMINGE.

Oh ! point de bruit, d'éclat !... c'est ignoble, insipide.

MERGY.

Il est vrai ; ainsi donc ?...

COMMINGE.

Demain.

MERGY.

En quel lieu ?

COMMINGE.

Pardieu ! au Pré aux Clercs.

MERGY.

A quelle heure ?

COMMINGE.

A sept heures du soir.

MERGY.

Si tard ?

COMMINGE.

Je viens de prendre le service du château : et je n'en puis sortir que dans vingt-quatre heures ; ce n'est pas ma faute si vous choisissez mal votre jour.

MERGY.

Il suffit.

FINAL. — *ENSEMBLE*, *à demi-voix.*

Tout est dit: du silence !
A demain, à demain !
A tous avec prudence
Cachons notre entretien:
A demain, à demain!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, CANTARELLI.

CANTARELLI, *entrant et surpris.*

Ah ! mon dieu ! tous deux ici !

COMMINGE, *à Cantarelli.*

Eh bien ?

CANTARELLI.

Le bal est fini.

COMMINGE.

Comment ?

CANTARELLI.

Le roi le veut ainsi,
C'est à cause d'Isabelle...
Le roi dansait avec elle
Quand nous la voyons pâlir
Et près de s'évanouir.

MERGY.

Ciel !

COMMINGE.

Courons !...

CANTARELLI.

Oh ! calme-toi !
Elle arrive ; je la voi.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, ISABELLE, GIROT, MASCARADES.

COMMINGE, *à Isabelle.*

Mais qu'est-ce donc, chère Isabelle ?

ISABELLE.

Ce bruit est si peu fait pour moi !

SCÈNE XV.

LES MÊMES, MARGUERITE, NICETTE.

MARGUERITE, *entrant, à Nicette.*

Ainsi je compte sur ton zèle.

ISABELLE, *à part, voyant Mergy.*

Oh ciel ! ici je le revoi !...

MARGUERITE, *voyant aussi Mergy.*

Mergy ! malgré l'ordre du roi !...

NICETTE, *bas à la reine.*

C'est lui !

MARGUERITE, *bas à Nicette.*

Suis ses pas et tais-toi.

MERGY, *s'avançant entre la reine et Isabelle.*

Madame, et vous, sa jeune amie,
Recevez ici tous mes vœux...
Adieu, peut-être pour la vie !
Demain j'abandonne ces lieux.

MARGUERITE, *à Mergy.*

Je suis prisonnière
Loin du beau pays
Où j'allai naguère
Oublier Paris ;

Ici votre reine
Ne fait que languir,
Et charme sa peine
Par le souvenir.

CANTARELLI, *bas à Comminge.*

Vois comme elle est tendre!

COMMINGE, *riant.*

Quel air de candeur!

CANTARELLI.

Pour se faire entendre...

COMMINGE.

A l'ambassadeur.

ISABELLE, *timidement à Mergy.*

Le vallon tranquille
Où j'ai vu le jour
Est le seul asile
Cher à mon amour.
Le cœur d'Isabelle,
Au dernier soupir,
Restera fidèle
Par le souvenir.

CANTARELLI, *bas à Comminge.*

Vers sa tendre enfance
C'est un doux retour.

COMMINGE, *à Cantarelli.*

Ah! quelle innocence
Au sein de la cour!

(Reprise du premier motif; musique vive jusqu'à la fin.)

MARGUERITE, *bas à Isabelle.*
Écoutez l'espérance :
A demain !

ISABELLE, *étonnée.*
A demain ?

NICETTE, *bas à Mergy, lui montrant un papier.*
Venez, et du silence !

MERGY, *étonné.*
Quel billet dans sa main !

GIROT, *à Nicette.*
A demain, à demain
La noce et le festin !

MARGUERITE, *bas à Cantarelli.*
Suivez-moi.

CANTARELLI.
Quel dessein ?...

MARGUERITE.
Taisez-vous ! (*à Isabelle.*) A demain!

ENSEMBLE.

MARGUERITE, *à Isabelle.*
Écoutez l'espérance,
Vous saurez mon dessein ;
Venez, et du silence :
A demain, à demain !

ISABELLE.
Que faut-il que je pense ?
Quel est votre dessein ?
Vous parlez d'espérance
En disant : à demain !

GIROT *et* NICETTE.

Bientôt, bientôt commence
Ton bonheur et le mien ;
Et la noce et la danse
Pour demain, pour demain !

CANTARELLI, *regardant la reine.*

Elle veut qu'en silence
Je lui donne la main ;
Quelle est son espérance
En disant : à demain ?

COMMINGE *et* MERGY.

Tout est dit : du silence !
A demain, à demain !
A tous avec prudence
Cachons notre dessein.

MASCARADE

Le plaisir recommence
Pour nous tous dès demain ;
Allons, après la danse,
Dormir jusqu'au matin !

(*Marguerite emmène Isabelle et Cantarelli dans son appartement. Nicette, Girot, Mergy et la mascarade sortent par la porte à gauche ; Comminge remonte le grand escalier du fond.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une partie du Pré aux Clercs. Frais rivage, berceaux, tonnelles : la rivière dans le fond ; de l'autre côté de l'eau, le château du Louvre dont les croisées seront éclairées à la fin de l'acte quand la nuit arrivera. Au lever du rideau, tableau varié et animé sur le théâtre ; promeneurs de tous les rangs et de tous les états ; baladins, marchands d'oublies ; enfants qui poussent des balons, d'autres qui se balancent sur des escarpolettes ; à droite, et un peu saillante sur le théâtre, une haie ou balustrade rustique annonçant une salle de bal champêtre : au milieu de la scène, quatre archers du guet dansant un menuet avec quatre grisettes.

SCÈNE PREMIÈRE.

PROMENEURS, *un* EXEMPT *et ses* ARCHERS, NICETTE *et quelques personnes de sa noce regardant le tableau.*

CHOEUR GÉNÉRAL.

Pour bien passer la vie,
Ici nous venons tous ;
Des jeux, de la folie.
Voici le rendez-vous !

NICETTE, *à ses parents qui la suivent.*

Venez, et que je me promène ;
Je suis dame de ce domaine.

L'EXEMPT. *aux danseurs.*
Un instant !... arrêtons-nous,
Madame Girot s'avance ;
En amis de son époux
Faisons-lui la révérence.

NICETTE.
Oui, je suis madame Girot ;
Mon mari va venir bientôt ;
Il fait dresser sa table immense
Pour recevoir tous ses amis.

ARCHERS.
Tous ses amis ! j'en suis ! j'en suis !

L'EXEMPT, *offrant la main à Nicette.*
Allons, que le bal recommence !
Daignez me donner votre main.

NICETTE.
Votre danse m'est inconnue ;
Mais pour payer ma bienvenue,
Je suis ménétrier, dansez sur mon refrain.

ARCHERS *et* DANSEURS.
Elle est charmante !... allons, allons,
En place !... écoutons et dansons.

RONDE.

NICETTE.

Premier Couplet.

A la fleur du bel âge
Georgette chaque jour
Disait dans le village :
Jamais n'aurai d'amour.
Un soir, par imprudence,

Au son du tambourin,
Elle suivit la danse
Dans le bosquet voisin...
Aïh ! aïh ! pauvre Georgette !
Le bal est un plaisir
Éveillant le désir ;
Et l'Amour en cachette
Y guette
Une fillette.

Deuxième Couplet.

Robert, du voisinage,
Était le beau danseur ;
Il la voit, il l'engage ;
Pour elle quel honneur !
De son bras il la serre
Sur son cœur doucement,
Et la jeune bergère
Trouva ce jeu charmant...
Aïh ! aïh ! pauvre Georgette !
Le bal est un plaisir
Eveillant le désir ;
Et l'Amour en cachette
Y guette
Une fillette.

Troisiéme Couplet.

Tout en faisant la chaîne,
Robert prit un baiser ;
Et puis sous le grand chêne
On s'alla reposer.
La nuit vient... comment faire ?
Robert offre son bras ;

Et depuis la bergère
Soupire et dit tout bas :
Aïh ! aïh ! pauvre Georgette !
Le bal est un plaisir
Eveillant le désir ;
Et l'Amour en cachette
Y guette
Une fillette.

(On voit passer sur la rivière deux bateaux portant des joûteurs.)

L'EXEMPT.

Ah ! sur la rivière
Voilà des joûteurs !
Chacun sa bannière,
Chacun ses couleurs !

TOUS LES PROMENEURS.

Voyons ! voyons !...
Suivons ! suivons !...

(En sortant pour suivre les bateaux qui disparaissent en descendant la rivière)

Pour bien passer la vie
Ici nous venons tous ;
Des jeux, de la folie !
Voici le rendez-vous !

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

NICETTE, GIROT. *Il arrive avec une physionomie sérieuse, arrête Nicette qui alloit suivre la foule, et la conduit en silence au bord du théâtre.*

NICETTE.

Eh bien ! pourquoi donc me retenir ? je suis curieuse comme si j'étais Parisienne de naissance, voyez-vous. Laissez-moi donc les suivre pour me divertir avec eux.

GIROT, *sérieusement.*

Madame Girot, nous venons de prononcer le serment conjugal ; mais je n'aurais jamais cru qu'on fût de si mauvaise humeur le premier jour de ses noces.

NICETTE, *le regardant sous le nez.*

Ah ?...

GIROT.

Je suis très mécontent, madame Girot.

NICETTE, *la contrefaisant.*

Et pourquoi donc, monsieur Girot ?

GIROT.

Vous le savez fort bien. Hier au soir, en sortant du Louvre, vous m'avez délaissé pour vous suspendre au bras de M. de Mergy ; il est venu loger dans mon hôtellerie ; pendant tout le souper vous avez échangé des regards et des mines qui m'ont fait faire la grimace ; je n'ai rien mangé, j'ai boudé constamment, et vous ne m'avez pas demandé pourquoi.

NICETTE, *sur le même ton.*

Je n'ai pris garde à rien de tout cela, M. Girot.

GIROT, *se fachant.*

Voilà précisément ce qui est très-malhonnête ! Quand les amoureux sont maussades ils veulent

qu'on s'en aperçoive !... Et pour en finir, sachez que j'ai passé la plus mauvaise nuit, que je vous guette depuis ce matin, et que je veux savoir pourquoi, au pointe du jour, ce seigneur béarnais vous attendait auprès de la chapelle, pourquoi vous y êtes entrés ensemble, et pourquoi, quand j'y suis accouru moi-même, je n'ai trouvé que vous seule, les yeux fixés sur un tableau, pour déguiser votre embarras.

NICETTE.

Eh bien ! oui, indiscret que vous êtes ! oui, j'ai fait cacher M. de Mergy.

GIROT.

Ah !... il y a donc du mystère ?

NICETTE.

Beaucoup ! Que vous importe ?

GIROT.

Comment, que m'importe !... Apprenez, madame, que les Girot, quand ils se marient, ont l'habitude de prendre une femme pour eux, et non pas pour les ambassadeurs de Navarre !

NICETTE.

Apprenez, monsieur, que quand les Girot se donnent les airs d'épouser la filleule d'une reine, leur femme a bien autre chose à faire que de causer avec un mari.

GIROT.

Ah ! oui, vraiment ! vantez-vous-en de votre marraine ! Comme elle est de parole ! comme elle est venue à ma noce ! je n'ai vu que son chapelain.

NICETTE, *en confidence.*

Entêté !... Et ces deux dames voilées et sous de simples habits, pendant que nous étions à l'autel ?

GIROT.

Dans la tribune grillée ?

NICETTE.

Et qui sont restées avec le chapelain quand nous sommes sortis et qu'on a refermé les portes?

GIROT.

Quoi ! la reine est ici ?

NICETTE, *lui jetlant une bourse.*

Vous me faites pitié !... Tenez , voilà ma dot , innocent !

GIROT.

Mais comment se fait-il ?...

NICETTE, *regardant.*

Silence ! on sort de la chapelle.

GIROT.

On vient ici.

NICETTE.

Fermez les yeux. Partons.

GIROT.

Pourquoi ?

NICETTE.

Venez, vous dis-je, apprenti courtisan !

GIROT.

Quel secret !...

NICETTE , *l'entraînant.*

Paix donc !... Oh ! la pitoyable chose que la bourgeoisie ! *(Ils sortent.)*

SCÈNE III.

MARGUERITE, ISABELLE, MERGY.

ENSEMBLE.— TRIO, *à voix basse.*

MERGY *et* ISABELLE.

C'en est fait ! le ciel même
A reçu nos serments !
Sa puissance suprême
Vient d'unir deux amants.

(A Marguerite

C'est à vous, noble amie,
Qu'appartient le succès.
C'est trop peu de ma vie
Pour payer vos bienfaits.

MARGUERITE.

C'en est fait ! le ciel même
A reçu vos serments !
Sa puissance suprême
Vient d'unir deux amants.
Oui, mon ame est ravie ;
Je chéris mon succès.
Oui, je suis votre amie,
Et veux l'être à jamais !

MARGUERITE.

Redoublons de prudence.

ISABELLE.

O charmant avenir !

MERGY, *à part.*

Grand dieu ! l'heure s'avance
Comminge va venir !

ISABELLE.

Ah ! je crois faire un songe !

MARGUERITE.

Que ton cœur est ravie !

MERGY, *à part.*

Hélas ! par quel mensonge
Les éloigner d'ici ?

ISABELLE.

Quel bonheur !

MARGUERITE.

Ta patrie...

ISABELLE.

Je vais donc...

MARGUERITE.

La revoir.

ISABELLE.

Pour toujours ?

MARGUERITE.

Pour la vie.

ISABELLE, *désignant Mergy.*

Avec lui ?

MERGY, *à part.*

Quel espoir !

ISABELLE.

Mon pays !

MARGUERITE, *la regardant avec amitié.*

Quelle ivresse !

ISABELLE.

Quoi, je pars !

MARGUERITE.

Chère enfant !

ISABELLE.

Avec lui !

MERGY, *à part.*

Le temps presse.

ISABELLE.

Avec lui !

MERGY, *à part.*

C'est l'instant !

ENSEMBLE.

MERGY *et* ISABELLE.

C'en est fait ! le ciel même
A reçu nos serments, etc.

MARGUERITE.

C'en est fait ! le ciel même
A reçu vos serments, etc.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CANTARELLI *pâle, fort triste et couvert d'un grand manteau brun.*

CANTARELLI, *entrant.*

Ah ! les voilà, mes barbares persécuteurs !

MARGUERITE, *le voyant.*

Cantarelli ! Enfin, il arrive pourtant.

CANTARELLI, *tristement.*

Oui, madame, voici votre victime infortunée.

MARGUERITE, *gaîment.*

Eh ! mon dieu ! qu'est-ce donc ? quelle figure triste et pâle !.,. Et ce grand manteau brun qui donne l'air d'un moine espagnol ?

CANTARELLI.

Je grelotte la fièvre ; je suis anéanti ! Oh ! dans quel travail m'a lancé votre gracieuse majesté !... Je n'ai pas respiré depuis vingt-quatre heures, et pour m'achever il m'a fallu chanter jusqu'à minuit, au chevet de la reine-mère, des menuets et des barcarolles.

MARGUERITE.

Pourquoi ?

CANTARELLI.

Pour attendrir son oreille et son cœur, et en obtenir cette carte de passe à la porte de Nesle.

(*Il remet une carte à Marguerite.*)

MARGUERITE.

Ah ! donnez ! voyons vite !

CANTARELLI.

Oh ! rien n'y manque : un cavalier et son page. J'ai fait une histoire : j'ai dit que c'était pour moi... un rendez-vous galant hors des remparts. Et jamais je n'ai si bien menti, car je ne suis guère en train de conter fleurettes ce soir !

MARGUERITE, *à Mergy.*

A merveille. Tenez, gardez bien cette carte, (*A Cantarelli.*) Maintenant, les chevaux, et les habits de page ?

CANTARELLI.

A huit heures précises au bout de cette allée.

MARGUERITE.

Les relais ?

CANTARELLI.

Ordonnés jusqu'au bord de la Loire. Point

d'obstacle à leur fuite. Et plût au ciel que mon sort fût assuré comme celui de ces bons amis !

MARGUERITE.

Eh ! mon Dieu ! ne cesserez-vous vos lamentations ?

CANTARELLI.

Impossible ! vous ne savez pas que tout m'accable à la fois, et qu'après tant de fatigues et de tribulations je suis encore forcé, tout-à-l'heure, de tirer ma rapière au service de ce pauvre Comminge !

MERCY, *à part et vivement.*

O ciel ! que va-t-il dire !

MARGUERTTE, *vivement.*

Comminge!

ISABELLE, *de même.*

Il est ici ?

CANTARELLI.

Pas encore, mais bientôt.

MARGUERITE.

Pour se battre ?

CANTARELLI.

Sans doute. Il s'ennuyait depuis hier matin; et pour que je m'amuse aussi il m'a nommé son second.

MARGUERITE.

Et quel est son adversaire ?

CANTARELLI.

Je l'ignore.

MERGY, *à part.*

Je respire.

CANTARELLI.

Il n'a pu me dire que deux mots à l'oreille. Le roi était là qui partait pour Saint-Cloud.

MARGUERITE.

Je croyais que Comminge y soupait avec lui.

CANTARELLI.

Oui ; il ne s'arrêtera que le temps d'expédier son homme. Oh ! tranquillisez-vous : cinq ou six minutes, et il partira.

ISABELLE.

Et s'il nous aperçoit ?

CANTARELLI.

Que Dieu nous en préserve ! Voici son rendez-vous, il faut quitter la place.

MERGY, *à Marguerite.*

Il a raison, madame. La noce qui se fait ici a servi de prétexte à votre sortie du Louvre, et, en attendant la nuit, il serait prudent de paraître chez ces bonnes gens.

ISABELLE.

Et vous, mon ami ?

CANTARELLI.

Lui ! oh ! je vais l'enfermer ici proche, chez un baigneur de mes amis. Et quand l'horloge du Louvre il sonnera huit heures...

MARGUERITE, *à Mergy.*

Vous reviendrez ici ; je la mets dans vos bras...

CANTARELLI.

Et puis, vite, à cheval.

MARGUERITE, *à Isabelle.*

Oui, venez, mon enfant, évitons les soupçons et les regards jaloux.

MERGY, *pressant leur départ.*

Adieu.

CANTARELLI, *à la reine.*

N'oubliez pas...

MARGUERITE.

Non : l'horloge du Louvre...

CANTARELLI.

Sur le coup de huit heures.

MARGUERITE.

Ici même ; il suffit.

ISABELLE, *à Mergy.*

Adieu !

(*Elle disparaissent.*)

MERGY.

Ah ! que le ciel daigne veiller sur elle !

SCÈNE V.

MERGY; CANTARELLI.

CANTARELLI, *voulant emmener Mergy.*

Allons, à votre tour...

MERGY, *le serrant dans ses bras.*

Ah ! vous m'avez sauvé !

CANTARELLI.

Quel transport !

MERGY.

Vous me tirez d'un supplice d'enfer en me séparant d'elles !

CANTARELLI.

Comment ?

MERGY, *regardant et agité.*

Ah ! qu'il vienne, à présent, qu'il vienne, qu'il se hâte !

CANTARELLI.

Qui donc ?

MERGY.

Comminge ; je l'attends.

CANTARELLI.

Plaît-il ?

MERGY.

C'est moi qu'il vient chercher.

CANTARELLI, *s'écriant.*

Comminge !

MERGY.

Oui.

CANTARELLI.

O ciel !

MERGY.

Taisez-vous ! je vois venir quelqu'un.

CANTARELLI.

Mais, dites-moi, de grâce !...

MERGY.

Voyez : n'est-ce pas lui ?

CANTARELLI.

D'où vient donc la querelle ?

MERGY.

Silence ! le voici.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, COMMINGE.

COMMINGE, *riant.*

Dieu vous garde, messieurs ! Pardon; le roi m'a retenu pour me montrer le plan d'une procession nouvelle de pénitents bleus et de pélerines roses ; ce sera gai, n'est-ce pas ? Le roi en riait de tout son cœur, mon devoir m'ordonnait d'en rire bien plus fort ; cela m'a retardé ; mais enfin, me voici à notre petite affaire.

CANTARELLI, *à part et se rapprochant.*

Comme il est gai !... je n'y comprends rien !

MERGY, *à Comminge.*

Allons, monsieur.

COMMINGE.

Oui, car je soupe à Saint-Cloud. Voyons. (*Montrant Cantarelli.*) Voici mon second ; où est le vôtre ?

MERGY.

Je n'en ai pas, monsieur.

CANTARELLI. *à part.*

Oh ! le brave garçon !

MERGY.

J'arrive à Paris, je n'y connais personne, et d'ailleurs...

COMMINGE, *regardant dans les allées.*

Oh ! qu'à cela ne tienne. J'aurai bientôt trouvé quelqu'un, et Cantarelli que je vous cède se battra de votre côté.

CANTARELLI, *à part.*

Satan est après moi !

MERGY, *vivement.*

Oh ! que de temps perdu ! à nous deux, s'il vous plaît !

COMMINGE, *riant.*

Comment !... nous allons dégaîner seul à seul comme deux écoliers de la Sorbonne ! ah ! pardieu! les turlupins de la cour vont se divertir de cette aventure, et les beaux esprits de la basoche en feront jouer une parade !

MERGY, *s'emportant.*

A nous deux, vous dis-je !

COMMINGE.

Fort bien ; c'est pour vous obliger que je me donne un ridicule ; vous faites de moi tout ce que vous voulez. Allons, Cantarelli ?

CANTARELLI.

Hé ?

COMMINGE.

A ton office. Mesure nos rapières.

CANTARELLI, *passant au milieu.*

Je n'y pensais pas. (*A Mergy.*) Donnez, monsieur le baron.

MERGY, *donnant son épée.*

Tenez.

COMMINGE, *prenant l'épée de Mergy.*

Qu'est ce que c'est que cela ?... d'où vient donc cette aiguille à tricot de ma grand'mère !... et cette coquille quie stropie la main !... c'est pitoyable !

Tenez, trois pouces de moins... je n'y vois qu'un moyen ; changeons, prenez la mienne.

MERGY , *reprenant vivement son épée.*

Oh ! vive-dieu ! je n'écoute plus rien !

COMMINGE, *badinant.*

Oh ! vive-dieu , tant qu'il vous plaira ! mais je ne me soucie pas de vous tuer, moi. Il ne s'agit ici que d'une ou deux égratignures pour le mot malencontreux qui vous est échappé ; et, foi d'homme d'honneur, si vous vouliez le rétracter...

MERGY, *vivement.*

Pour qui me prenez-vous ?

CANTARELLI, *s'entremettant.*

Eh quoi ! c'est pour un mot ?...

COMMINGE, *gaîment, prenant le bras de Cantarelli.*

C'est incroyable ! il s'est mis en colère parce que je l'ai félicité sur ses amours.

CANTARELLI, *étonné.*

Ses amours ?

COMMINGE.

Oui ; je savais par toi sa flamme secrète, et tout en plaisantant...

MERGY, *saisissant l'autre bras de Cantarelli.*

Qu'entends-je !... quoi !... c'est vous qui nous avez trahis !

CANTARELLI.

Moi ?

COMMINGE, *riant.*

Tu comprends !

CANTARELLI.

Du tout,

MERGY, *en colère.*

Répondez !

CANTARELLI.

Doucement !

COMMINGE.

Tiens ! l'accès le reprend !

MERGY, *à Cantarelli.*

Misérable !

COMMINGE.

Eh ! quel mal ?...

MERGY, *hors de lui.*

Mais je vous brave tous, les traîtres, les jaloux, votre cour si perfide !... Celle que j'aime est à moi pour jamais ? et la mort seule peut me séparer d'Isabelle ?

COMMINGE, *frémissant.*

Isabelle !

FINAL.

COMMINGE.

Je frémis !

CANTARELLI.

Je frissonne !

MERGY.

Qu'est-ce donc qui l'étonne ?

COMMINGE, *à Cantarelli.*

Qu'a-t-il dit ?

CANTARELLI.

Je suis mort !

COMMINGE.

Tu disais ?...

CANTARELLI.

J'avais tort.

COMMINGE.

Cet amour qui l'entraîne
N'est donc pas pour la reine !

MERGY, *très surpris.*

Quel discours !

CANTARELLI, *à Comminge.*

On disait...

COMMINGE.

J'étais donc ton jouet ?

CANTARELLI.

Mon ami, je t'en prie..*

COMMINGE.

Trahison ! perfidie !

CANTARELLI.

Je croyais...

COMMINGE, *le faisant pivoter pour passer près de Mergy.*

Attends-moi ;
Après lui c'est à toi !
(*A Mergy.*)
Qu'as-tu dit d'Isabelle ?

MERGY.

Tous mes vœux sont pour elle.

COMMINGE.

Et son cœur ?

MERGY.

Est à moi.

COMMINGE.

O fureur !

CANTARELLI.

Quel effroi !

ENSEMBLE.

COMMINGE.

Ah ! jamais autant de rage
N'avait agité mon cœur !
Viens me payer cet outrage !
Viens ! je tremble de fureur !

MERGY.

Ah ! je puis braver ta rage !
L'amour m'a fait ton vainqueur.
Il redouble mon courage,
Et tu trembles de fureur !

CANTARELLI, *tremblant.*

Ah ! j'ai fini mon voyage...
J'étais sûr de mon malheur !
Et jamais autant de rage
N'avait agité son cœur !

(*Comminge et Mergy commencent à se battre.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, L'EXEMPT, ARCHERS DU GUET.

L'EXEMPT *et* LES ARCHERS.

Messieurs ! messieurs ! que faites-vous ?

COMMINGE, *à l'exempt.*

Va-t'en ! arrière !...

L'EXEMPT *et* LES ARCHERS.

Ecoutez-nous !

COMMINGE, *jetant sa bourse*!

Tiens ; et n'arrête point ma rage !

L'EXEMPT.

Ah ! passez donc sous ce feuillage ;
Songez, de grâce, à mon devoir :
Du Louvre ici l'on peut vous voir.

COMMINGE.

Tu me connais.

L'EXEMPT.

Eh ! oui, sans doute.
Je me tairai, quoi qu'il m'en coûte ;
Mais là-bas vous serez bien mieux.

MERGY.

Allons plus loin.

COMMINGE, *toujours furieux.*

O justes dieux ?

ENSEMBLE.

COMMINGE.

Ah ! jamais autant de rage, etc.

MERGY.

Ah ! je puis braver ta rage, etc.

CANTARELLI.

Ah ! j'ai fini mon voyage, etc.

(*Cantarelli veut se sauver. Comminge le saisit et l'entraîne avec lui.*)

SCÈNE VIII.

L'EXEMPT, ARCHERS, *à qui l'Exempt distribue une partie de l'argent donné par Comminge. Un garçon de Girot allume des lanternes qui tiennent aux arbres de la salle de bal.*

L'EXEMPT.

Pour le bal je vois qu'on éclaire ;
On va danser : ne disons rien.

ARCHERS, *s'approchant d'une table de pierre.*

Jouons comme à notre ordinaire
Et ne faisons semblant de rien.

(*Ils jouent aux dés sur la table.*)

L'EXEMPT, *à deux archers.*

Allez veiller de loin sur le combat.

LES DEUX ARCHERS.

Fort bien.

L'EXEMPT.

Quand l'étranger sera par terre,
Prenez une barque aussitôt
Pour l'emporter sur la rivière
Jusqu'à l'église de Chaillot.

LES DEUX ARCHERS, *sortant.*

Nous ferons comme à l'ordinaire.

L'EXEMPT.

Oui, chez les moines de Chaillot.

CHOEUR D'ARCHERS, *jouant.*

Nargue de la folie
De tous ces gens de cœur
Qui de jouer leur vie
Se font un point d'honneur!
Amis, notre partie
Ne nous coûte pas tant;
Ils vont jouer leur vie,
Nous jouons leur argent.

(*La nuit augmente.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, GIROT.

GIROT, *à part.*

On m'a mis dans la confidence ;
Du rendez-vous c'est le moment ;
Et ces soldats par leur présence
Nous gêneraient infiniment.
(*Aux archers.*)
Messieurs, entendez-vous la danse ?

ARCHERS.

Oui, nous voilà dans un instant.

Reprise.

Nargue de la folie
De tous ces gens de cœur
Qui de jouer leur vie
Se font un point d'honneur !
Amis, notre partie
Ne nous coûte pas tant ;
Ils vont jouer leur vie,
Nous jouons leur argent.

(*L'horloge du Louvre dans le lointain sonne huit heures; les archers entrent dans la salle de verdure où l'on aperçoit les danseurs jusqu'à la fin de la pièce. Il fait tout-à-fait nuit à la fin du chœur.*)

SCÈNE X.

MARGUERITE, ISABELLE, NICETTE, GIROT.

ENSEMBLE à voix basse.

MARGUERITE, GIROT *et* NICETTE, *à Isabelle.*

L'heure vous appelle,

Et voici l'instant ;
Un ami fidèle
Ici vous attend.
Cette nuit tranquille
Vous protégera,
Et loin de la ville
Dieu vous conduira.

ISABELLE.

L'heure nous appellle,
Et voici l'instant ;
Un ami fidèle
En ce lieu m'attend.
Cette nuit tranquille
Nous protégera,
Et loin de la ville
Dieu nous conduira.

(En ce moment un bateau éclairé par une torche paraît sur la rivière; un archer, debout, soutient le corps d'une homme plié dans le manteau de Cantarelli; un autre archer, assis, guide la barque avec des rames.)

NICETTE, *voyant la barque.*

Silence ; et voyez ce bateau.

ISABELLE,

Eh quoi ! qu'est-ce donc ?

MARGUERITE.

Quel tableau !

GIROT, *à la reine.*

Vous m'avez dit que pour nouvelle affaire
Ce soir Comminge...

MARGUERITE.

Oui.

GIROT.

C'est cela ;

Il a tué son adversaire

Qu'on emporte à Chaillot dans cette barque-là.

(*Ils regardent et écoutent en silence.*)

PREMIER ARCHER, *à celui qui rame.*

Arrête un peu.

DEUXIÈME ARCHER, *arrêtant la barque.*

Pourquoi donc ?

PREMIER ARCHER.

Il me semble

Qu'un mouvement du cœur...

DEUXIÈME ARCHER, *regardant.*

Point du tout ; il est mort.

PREMIER ARCHER.

Oui, je me trompe, il est mort.

DEUXIÈME ARCHER.

Il est mort.

(*La barque continue sa route.*)

SCÈNE XI

LES MÊMES, CANTARELLI, *chancelant, et dans l plus grand désordre.*

CANTARELLI.

Ah ! quel combat ! quel coup du sort!

MARGUERITE, GIROT, NICETTE, ISABELLE.

Pourquoi ces cris ?

CANTARELLI.

Tout mon cœur tremble !

Je n'en puis plus !.

MARGUERITE, GIROT, NICETTE, ISABELLE.

Que dites-vous ?

CANTARELLI.

La voix me manque !

MARGUERITE, GIROT, NICETTE, ISABELLE.

Quel mystère !

CANTARELLI.

Comminge...

MARGUERITE, GIROT, NICETTE, ISABELLE.

Eh bien ?

CANTARELLI.

Avait pour adversaire...

ISABELLE.

Qui donc ?

CANTARELLI.

Mergy !

ISABELLE, *s'écriant.*

Mon époux !

MARGUERITE, GIROT, NICETTE.

Son époux !

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MERGY.

MERGY, *accourant.*

Isabelle !

ISABELLE, *s'écriant.*

Ah !

MERGY.

Le ciel était pour nous !

CANTARELLI.

Comminge est mort! partez; partez, songez à vous!

ENSEMBLE très vif.

NICETTE *et* GIROT.

CANTARELLI, MARGUERITE.

Partez, partez; quittez ces lieux ;
Partez ; adieu ; soyez heureux!

MERGY *et* ISABELLE.

Partons, partons ; quittons ces lieux ;
(*A la reine.*)
Partons; adieu, cœur généreux !

LES DANSEURS, *dans la salle du bal.*

Allons, allons, amis joyeux ;
Chantons, dansons, soyons heureux !

(*Mergy et Isabelle sortent vivement; Cantarelli les guide. Marguerite les suit des yeux, appuyée sur Nicette ; la danse continue.*)

FIN.

AVIS IMPORTANT AUX PROPRIÉTAIRES.

L'ÉDITEUR a jugé à propos de faire un appel aux personnes qui auraient des maisons, quartiers ou chambres à louer, et de les inviter à en donner connaissance à son bureau ; ainsi qu'à celles qui désireraient d'en avoir en location ; cet avis est rendu dans leur propre intérêt, puisqu'il est obligé de refuser chaque jour des demandes de localité. Ce moyen, en même temps qu'il sera profitable aux propriétaires, lui fournira celui de pouvoir donner les renseignements nécessaires aux étrangers qui arrivent à Anvers par les bateaux à vapeur de Londres ou par toute autre voie : et comme sa feuille d'Annonces est généralement connue et répandue par tout, les étrangers qui arrivent dans nos murs se rendent de préférence à son bureau pour y recueillir des renseignements.

Il est donc dans l'intérêt de tous ceux qui auraient des propriétés en entier ou partiellement à louer, de lui en donner connaissance, afin qu'il puisse en faire la publication.

EN VENTE CHEZ LE MÊME.

Grand tarif des réductions de la monnaie de France, courant de Brabant et argent des Pays-Bas, et vice-versâ ; ainsi que des espèces d'or et d'argent, suivi du tarif de l'évaluation des espèces en argent de France, courant de Brabant et des Pays-Bas, 1 vol. in-12, prix 1 franc.

BUREAU DE PLACEMENT.

On trouve chez l'éditeur un bureau de placement ; il s'occupe activement et indistinctement de la location de maisons ou quartiers, et du placement des domestiques des deux sexes , des emplois aux commis, demoiselles de boutique, dames de compagnie et de confiance ; les personnes qui désirent se faire inscrire pour une de ces places ne paieront que deux francs , et leur demande sera insérée dans les Affiches jusqu'à ce qu'elles soient placées. MM. les Maîtres peuvent s'adresser au dit bureau pour s'y procurer des sujets ; rien ne sera négligé pour que chaque individu placé par l'établissement, ait les qualités convenables à l'emploi qu'on lui aura confié.

EN VENTE CHEZ LE MÊME :

Collection des Pavillons de toutes les nations du globe , et modèles des principaux navires de l'Europe, 1 vol. in-32, 6 francs. Les pavillons sont coloriés en miniature.

Régulateur universel du café sur les marchés principaux de l'Europe et des deux Indes, 20 frs.

Carte de la province d'Anvers , 1 fr. 50 c.

Réglement du jeu nommé le *Jas forcé* , 75 c.

Plan de la ville d'Anvers, 1 fr. 50 c.

Plan général des polders inondés de Lillo.f.1-50.

Traité général de Banque et d'Arbitrage , et d'Arithmétique Commerciale , par J. H. Cornet , professeur de mathématiques et de tenue de livres, 3 vol. in-8°, prix 10 francs.

ɔrte à la connais-
se procurer chez
de Bruxelles et
ı de 25 centimes
prend plus d'une
es à raison de 10
lles des habitants
.imes par adresse.

LAISE

LE MONDE,

ɪ en six leçons.

AIS,

ɜs générales de la
ɩceptions.
'acile, naturelle et
: langue en peu de
et de la marche

n six leçons, tou-
es exceptions, des
ıvec la prononcia-
:entimes.

braires suivants :

impr.-libr., rue
M.me Demat, libr.
ert, libraire.

BUREAU D

On trouve chez l'éd
ment ; il s'occupe acti
de la location de mais
cement des domestiqu
plois aux commis, dem
de compagnie et de c
désirent se faire inscr
ne paieront que deux
sera insérée dans les
soient placées. MM. le
au dit bureau pour s'y
ne sera négligé pour c
par l'établissement, ai
l'emploi qu'on lui aura

EN VENTE C

Collection des Pavil
du globe, et modèles
l'Europe, 1 vol. in-32,
coloriés en miniature.
Régulateur univers
principaux de l'Europe
Carte de la province
Réglement du jeu
Plan de la ville d'Ar
Plan général des pold
Traité général de
d'Arithmétique Comm
professeur de mathéma
3 vol. in-8°, prix 10 fr

AVIS.

L'éditeur de cette brochure porte à la connais-
ance du public que l'on peut se procurer chez
ii les adresses des habitants de Bruxelles et
and, moyennant la rétribution de 25 centimes
our une seule, et lorsqu'on en prend plus d'une
outes les autres seront données à raison de 10
entimes par adresse ; pour celles des habitants
'Anvers l'on ne paie que 10 centimes par adresse.

LANGUE ANGLAISE

MISE A LA PORTÉE DE TOUT LE MONDE,

u moyen de la prononciation en six leçons.

LE GUIDE ANGLAIS,

Tableau contenant, les règles générales de la
rononciation, et principales exceptions.

La Méthode simple, sûre, facile, naturelle et
nalytique, pour apprendre cette langue en peu de
emps, au moyen des livres et de la marche
u'on indique.

La Clef de la prononciation en six leçons, tou-
es les règles et les principales exceptions, des
ialogues et morceaux choisis, avec la prononcia-
ion et la traduction. Prix 50 centimes.

En vente chez l'éditeur et les libraires suivants :

Bruxelles, chez Le Long, impr.-libr., rue
les Pierres. — Malines, chez M.me Demat, libr.
— Lierre, chez Vanden Wyngaert, libraire.

EN VENTE CHEZ LE MÊME:

GUIDE COMMERCIAL,

OU LIVRE D'ADRESSES, DE LA VILLE D'ANVERS, POUR L'ANNÉE 1839.

Cet ouvrage indispensable au commerce et au public contient : 1° la liste générale et alphabétique des adresses des négociants, banquiers, commissionnaires, fabricants, marchands en gros et en détail, raffineurs de sucre, courtiers, agents d'affaires, avocats, notaires, avoués, huissiers, médecins, chirurgiens, pharmaciens, peintres, musiciens, professeurs, prêtres, fonctionnaires. 2° Employés, propriétaires, artisans, etc., etc., etc., de la ville d'Anvers, une seconde liste génerale d'adresses classée par ordre de professions. 3° L'indication des établissements publics des diverses administrations, associations commerciales, sociétés littéraires, etc., fabriques et magasins. 4° Le tableau synoptique du numérotage des maisons. 5° une liste alphabétique de la noblesse d'Anvers. 1 v. in 8° relié à la Bradèle, prix 6 francs.

EN VENTE CHEZ LES LIBRAIRES SUIVANTS.

Bruxelles. Chez Lelong, impr.-libr., rue des Pierres. et chez-Perichon, libr., rue des Alexiens. — *Louvain*. Chez Dusart et Vandenbroeck, impr.-libr. — *Gand*. Chez Lebrun Devigne, Leroux, libr., rue des Champs. et Verhaegen impr.-libr. *Malines*. Chez M.me Demat, libr. — *Lierre*. Chez Vanden Wyngaerd, libr.